

*Naceur BOUCHERIT*

*Le vécu amer  
d'un enfant  
de Geryville.*



*Dures réalités et souvenirs amers.*

## *Sommaire*

<i>Avant- propos</i> .....	3
<i>Chapitre 1 Geryville un coin perdu, une histoire glorieuse</i> .....	5
<i>Chapitre 2 Une destinée de résistant</i> .....	11
<i>Chapitre 3 Une nuit effroyable : Où sont les armes ?</i> .....	18
<i>Chapitre 4 L'espoir fait vivre</i> .....	23
<i>Chapitre 5 La visite aux prisonniers</i> .....	27
<i>Chapitre 6 Belles étoiles et sueurs froides</i> .....	30
<i>Chapitre 7 La détente après le Taleb</i> .....	35
<i>Chapitre 8 La ville quadrillée</i> .....	40
<i>Chapitre 9 L'école se sera pour l'année prochaine, mon fils</i> .....	43.
<i>Chapitre 10 Le quartier Lagraba sans masque sans fard</i> .....	47
<i>Chapitre 11 Le souk hebdomadaire du Jeudi</i> .....	52
<i>Chapitre 12 La grenade du stade</i> .....	56
<i>Chapitre 13 Le retour du couffin</i> .....	58
<i>Chapitre 14 Des nouvelles de prison, de mon père</i> .....	61
<i>Chapitre 15 La manifestation du 19 mars 1962</i> .....	64
<i>Chapitre 16 L'indépendance de l'Algérie</i> .....	68

## *Dédicace*

*A mes parents qui ont tant souffert et qui m'ont tout donné. A mes enfants Mohamed, Lyes et Yacine et mon épouse qui m'ont encouragé à faire ce témoignage que je leur dédie pour qu'ils se souviennent que l'Algérie restera éternellement libre. A toute ma famille et à tous les enfants de ma génération qui se reconnaîtront, peut-être, dans certains passages de ces écrits.*

*A la mémoire et à la gloire de nos martyrs tombés au champ d'honneur pour l'indépendance de l'Algérie.*

*Mes sincères remerciements accompagnés de ma gratitude pour mon ami Mustapha AGGOUN, un esprit érudit et avide de culture et de savoir particulièrement attaché à l'histoire de notre ville, pour sa précieuse et généreuse contribution à regrouper ces textes en un livre électronique et un blog pour permettre son accessibilité la plus large possible.*

## *Avant- propos*

*« Le vécu amer d'un enfant de Geryville » est un récit inspiré de la réalité et en même temps le fruit de la fiction, dans lequel je raconte, à travers l'œil de l'enfant que j'étais, la vie à El Bayadh, à la fin des années cinquante et au début des années soixante.*

*Il n'est, à proprement parler, pas un roman au sens littéraire du terme et n'a pas l'ambition d'un essai historique; il relate, dans une série de textes, dans un style volontairement simple, une foultitude de souvenirs d'enfance vécus dans le contexte de la colonisation française de l'Algérie où « la population indigène » n'avait droit qu'à la misère, aux vexations, aux privations et à la souffrance sur son propre territoire.*

*Il est, certes, établi que les communautés musulmane d'une part et chrétienne et juive d'autre part avaient vécu, à un certain moment de cette époque, particulièrement, après celle dite de la « pacification » des territoires de la région, dans une espèce de coexistence pacifique mais celle-ci n'a jamais été exempte de suspicion et de rejet insidieux. Devant l'élargissement du fossé qui séparait les deux communautés, la relation fragile s'était délitée et s'était transformée en un affrontement dramatique. La suite on la connaît et l'histoire en jugera.*

*Le Geryville que beaucoup évoquent avec nostalgie n'a pas été seulement le petit village calme et propre où il faisait bon d'y vivre, surtout à la tombée de la nuit et de danser sous les airs joyeux des accordéons, sous les effluves de l'anisette au grand bonheur des communautés européenne et juive mais il y avait aussi l'autre Geryville des indigènes musulmans laissés pour-compte qui, victimes de l'exclusion trimaient dans des emplois serviles pour survivre aux lendemains incertains.*

*Le voile qui enveloppait cette situation d'injustice a fini par se déchirer au moment où le peuple algérien avait décidé de prendre sa destinée en main et d'écrire une nouvelle page pour se libérer du colonialisme. Ce dernier, on ne le rappellera jamais assez, avait, violemment, porté atteinte à la souveraineté de notre pays, à sa culture, à la personnalité de son peuple et avait spolié outrageusement ses richesses.*

*Il s'agit à travers ces humbles écrits de rappeler, à nos jeunes, que le système colonial avait opprimé, dépossédé, déculturé, asservi, les algériens et avait laissé sur leurs corps et leurs âmes particulièrement sur ceux des enfants des stigmates indélébiles que même un pardon ne peut les faire disparaître.*

*Cependant, la volonté du peuple algérien s'est cristallisée autour de la nécessité vitale de la préservation de son existence et de sa personnalité en menant une résistance farouche qui s'était étalée sur plusieurs dizaines d'années dans l'ensemble du territoire du pays. Durant ce combat, les algériens ont compté, d'abord, sur l'esprit indéfectible de fraternité et de solidarité qui les unissait avant la sympathie et la solidarité des peuples frères et amis.*

*En rappelant ces souffrances, il ne s'agit nullement de remuer la lame dans la plaie ou ressusciter de la haine et encore moins d'encourager la culture de la revanche mais plutôt pour que nul n'oublie que l'indépendance de l'Algérie – chèrement acquise au prix de grands sacrifices - n'a été ni un cadeau providentiel ni un fruit du hasard mais la résultante d'une longue et farouche résistance qui avait débuté au moment même de l'agression étrangère pour ne se terminer qu'à la libération du pays.*

*Le devoir de mémoire nous interpelle pour que les crimes coloniaux - humanitaire et économique - perpétrés en Algérie entre 1830 et 1962 dont les enfants portent encore les traces, soient bien, un jour, reconnus car l'histoire, qui ne doit en aucune manière être indéfiniment occultée, a besoin d'être profondément purifiée et assumée courageusement et honnêtement pour préserver l'intérêt de tous les peuples et assurer aux générations futures le droit inaliénable à la vie dans la paix des âmes et des consciences.*

**Naceur BOUCHERIT**

## **Chapitre : 1**

### **Géryville un coin perdu, une histoire glorieuse.**

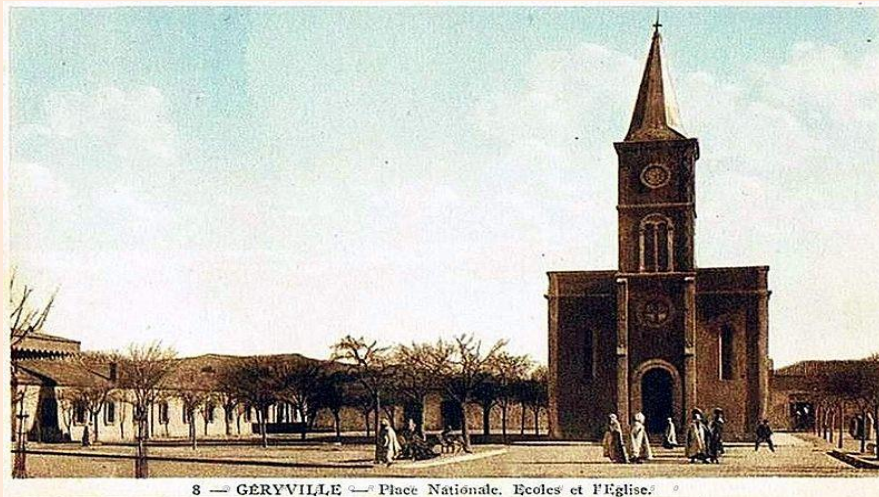


*Ancienne poste*

*La commune mixte de Géryville, rattachée à l'époque au Département d'Oran, était un gros village traversé par un oued qui constituait une forme de frontière naturelle entre deux communautés l'une européenne et israélite et l'autre musulmane même si de nombreux algériens musulmans vivaient dans la partie européenne de la ville. Les deux communautés se tournaient le dos et évoluaient de manière introvertie en raison de leur appartenance religieuse, culturelle et sociale différente.*

*Beaucoup de nos parents se souviennent d'avoir côtoyé les membres de la communauté européenne dont certains étaient des fonctionnaires ou vivaient modestement de leurs activités de commerce. Juifs ou catholiques ils coexistaient avec la population locale. Si certains d'entre eux se comportaient de manière ostensiblement hautaine et se considéraient comme des conquérants en mission civilisatrice, force est de reconnaître qu'une autre partie de cette communauté a exprimé, même timidement, son soutien d'abord pour une meilleure émancipation des « indigènes » et leur intégration sociale et politique et par la suite leur sympathie pour la cause algérienne pour l'indépendance.*

*Dans la réalité du terrain, la différence entre les deux communautés était visible particulièrement au plan économique et social : à l'aisance des uns contrastait la misère des autres. Il était évident que l'essentiel de la partie européenne de la ville comprenait le centre administratif et de décision et englobait les principales structures de la ville notamment la caserne qui s'étalait sur une grande partie de la ville, la mairie, le bureau de police, l'école de garçons et celle des filles, le marché à bestiaux et l'église qui dominait la rue Beau prêtre.*



*La Mahboula ? La célèbre fontaine d'eau, connue pour ses multiples vertus curatives, était pratiquement au bout de la ville à l'amont du quartier Ras-la-cote quant à l'hospice de Lazaret en marquait l'autre extrémité non loin de Dar Essouf.*

*Si le quartier de Ksar-el-Atchane était constitué, principalement, de maisons de caïds et de villas de colons ceux de Rhat-errih et Oued el Ferrane n'étaient pas mieux lotis que le quartier Lagraba puisque ils jouxtaient l'oued qui traversait la ville et dont les rives étaient les arènes d'affrontements sanglants, notamment durant le mois de Ramadhan, entre les bandes de jeunes de ces deux quartiers qui se livraient batailles à coups de « Mouglaa » (fronde) et d' « astak » (tire-boulette).*

*Tolérées pour ne pas dire encouragées par les forces coloniales, ces joutes violentes entre enfants de la même ville, qui s'inséraient dans le contexte d'une politique délibérée d'instaurer la division pour mieux régner, n'étaient, en réalité que l'expression d'un vide culturel, soigneusement, entretenu.*

*A l'autre rive se situait le quartier surnommé de manière ostensiblement raciste et exclusiviste de « cité musulmane » ou de « village nègre ». Il n'est pas fortuit de noter que cette appellation péjorative était attribuée, durant la colonisation, aux quartiers indigènes dans plusieurs villes d'Algérie.*

*Ces excroissances urbaines abritaient des strates sociales de seconde zone. Il y vivait une population démunie, régulièrement, grossie de contingents entiers de familles dépossédées de leurs terres ou ayant perdu leurs cheptels et qui étaient, en conséquence, réduites soit au chômage soit à exercer des travaux difficiles que les européens rechignaient à effectuer comme cireur de chaussures, porteur de couffins, coupeur de bois, nettoyeur de puits...*

*Le quartier était appelé Lagraba (pluriel de Gourbi c'est à dire demeure sommaire) en raison de la modestie de ses maisons. Les humbles constructions étaient en adobe «toub», terre mélangée avec de la paille, et couvertes de toitures composées de troncs d'arbres sur lesquelles sont entreposées des plaques de tôles de récupération. Les portes extérieures de ces masures ou qui en faisaient office étaient, sommairement, faites et restaient, souvent, ouvertes puisqu'en réalité il n'y avait pas de grandes choses à cacher.*

*La politique de la terre brûlée pratiquée par le pouvoir colonial ne laissait guère de choix aux nomades que de faire leur exode vers la ville pour assurer leur survie. Et c'est vers le Ghetto du quartier Lagraba que des cohortes humaines de déshérités affluaient pour le faire grossir davantage. Le mouvement des populations était sensiblement restreint et encadré par l'armée dans l'objectif, d'affaiblir les liens des combattants nationalistes avec le peuple et faire affaiblir la Révolution algérienne pour l'indépendance.*

*Sans sous-estimer la résistance de la population des autres quartiers de la ville, Lagraba, en raison de sa configuration particulière et la densité de sa population, fut le nid de nombreux activités et actes pour l'indépendance et le théâtre des premières actions militaires contre l'occupant.*



*Pour faire face à l'activité du Front de Libération Nationale (FLN), les autorités militaires coloniales avaient, à l'instar, d'ailleurs, des autres quartiers, étroitement, quadrillé le quartier Lagraba en secteurs pour surveiller les mouvements de personnes à travers la mise en place, à différents endroits, des postes de contrôles, des barrages de fils barbelés et des miradors.*

*Les tours de garde, installées aux quatre coins de la ville, permettaient aux soldats en faction de passer au fin peigne, avec leurs jumelles, les abords de la ville et de scruter les moindres mouvements. Les patrouilles militaires, à pieds ou sur des jeeps, circulaient en permanence, en ville, toute la journée et même le soir et procédaient à la fouille corporelle et arrestation immédiate de tout « indigène » suspect.*

*C'est dans le quartier Lagraba que je vis le jour au milieu des années cinquante du siècle dernier et où j'ai passé ma tendre jeunesse.*

*Les premières années de ma vie se sont écoulées dans ce patelin attachant, pleines d'évènements empreints de passion, d'amour et aussi de déception et de frustration. Geryville et toute la région, où la nature n'y est pas clémente, est bien réputée par aussi bien ses hivers rigoureux que par ses étés torrides, mais la rigueur climatique est largement compensée par l'hospitalité légendaire des Baidhis connus pour leur sens légendaire de la générosité, de l'honneur et de la bravoure.*

*Cette contrée, lotie aux pieds des monts Ksel et Bouderga et sous le regard bienveillant du Djebel El Ouestani, est grandement ouverte aux vents du sud qui, en plus de la chaleur torride et étouffante, charrient, épisodiquement, du sable de tous les calibres de la grosse graine à la fine poussière.*

*Elle est, aussi, soumise, pendant la période hivernale, aux courants d'air glacial et des gelées ravageuses qui ne préservent ni la faune ni la flore. Les orages de fin d'été sont, très souvent, la cause de la furie des oueds qui emportent tout ce qui se met au travers de leur chemin et de temps en temps même au-delà de leurs lits habituels.*

*Les grandes crues se déchainent cycliquement de manière impromptue et sans laisser entrevoir aucun signe annonciateur comme celle de 1955 où la maison de mes grands-parents fut emportée en raison de sa proximité du lit de l'Oued.*

*J'appris plus tard que la région était tombée sous le contrôle militaire colonial vers 1845 au moment où l'armée française, sous le commandement du colonel Gery, tentait de barrer le chemin du Sahara à l'Emir Abdelkader qui livra à l'occupant une bataille acharnée.*

*Sous la férule des Ouled Sidi-Cheikh, les tribus de la région, opposèrent, entre avril 1864 et mai 1883, une résistance héroïque à l'occupant. Celle-ci s'était poursuivie par l'insurrection de Cheikh Bouamama de mai 1881 à octobre 1908.*



**Cheikh Bouamama**

*Pendant la guerre de libération nationale, la région qui fut le théâtre de hauts faits de résistance, enregistrat plus de deux cents batailles et accrochages ce qui lui avait valu le surnom de « montagne de feu » ou de second Aurès par les forces coloniales.*

*Géryville était connu pour l'abondance de sa « mer » d'Alfa, plante qui couvrait de grandes superficies de la région, malheureusement outrageusement, surexploitée par certains colons locaux, notamment espagnols, pour les besoins des industries de papier en métropole et en Europe. L'extraction de cette végétation se faisait de la force des bras de la main d'œuvre locale abondante et pas chère.*

*Le paiement des salaires des ouvriers ne s'effectuait pas, immédiatement, en monnaie mais avec de simples bons de couleur rouge échangeables après plusieurs mois. Il arrivait à certains ouvriers, dans le besoin de subvenir à leurs familles, de troquer ces bons contre des denrées alimentaires.*

*Le cheptel ovin de la région de Geryville était une référence pour la qualité de sa viande renommée par son goût particulier dû au fait que le mouton de la région pâturait dans des plaines d'herbes aromatisées notamment l'armoïse et le thym. Cette richesse animale était convoyée par camions et par trains jusqu'aux ports du nord Algérien.*



Exportation de cheptel vers la métropole

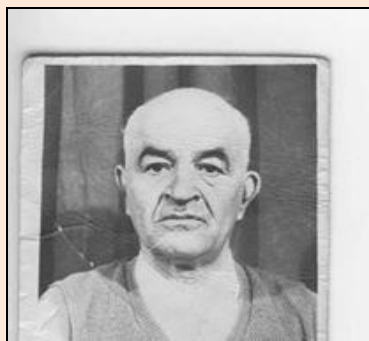
*La contrée était aussi réputée pour la race supérieure de ses chevaux de pur-sang arabe dont la sélection se faisait, minutieusement, à la remonte de Géryville. Le cheval arabe qui a contribué de manière, significative dans la résistance de Cheikh Bouamama contre la présence française avait une place particulière dans la société de Geryville. Les cavaliers étaient présents dans toutes les circonstances. Ils étaient les acteurs de premier plan dans les parades, les réjouissances et la fantasia mais le cheval était, aussi un facteur économique, moyen de déplacement à la campagne et de transport de marchandises en ville avec la traction de charrettes.*



*Cavalier lors une Fantasia*

*Il est de notoriété publique que le cheval est un animal fort doué et intelligent qui établit, rapidement, avec son maître une relation d'amour et de fidélité peu égalable chez d'autres animaux. Je me rappelle que je croyais que seuls les enfants pouvaient pleurer jusqu'au jour où j'ai vu, pour la première fois dans ma vie, un homme adulte pleurer à larmes chaudes après avoir perdu son cheval d'une maladie mystérieuse.*

## **Chapitre 2 :** **Une destinée de résistant**



Feu mon père 1914-1996

*Entre les incertitudes du jour et les peurs de la nuit et vivant en face de la crainte de l'inconnu et du malheur qui pouvait surgir à tout moment, nous vivions mon père, ma mère et moi sous le toit d'une modeste demeure familiale située non loin de l'oued qui traversait la ville. C'est dans l'une des pièces de cette demeure que j'y suis né un jour, enneigé, de février 1956. Mon père était, semble-t-il très ravi, de ma naissance, la première dans son foyer.*

*Orphelin très tôt de père, il fut élevé en compagnie de ma tante, Bent chraïta, son ainée de deux années, son unique sœur, par ma grande mère Aïcha qui trima pour les élever et leur assurer le minimal vital. Pour ce faire, elle ne pouvait compter que sur la force de ses bras en travaillant la laine dans toutes ses phases du processus de sa transformation jusqu'au produit artisanal fini sous forme de tapis, de coussins, de burnous et de djellabas*

*Contrairement à ma tante qui a dû rester à la maison pour apporter son aide à ma grande mère, mon père fréquenta au début de l'année 1922 l'école primaire de Géryville durant trois ou quatre années avant de l'abandonner pour cause d'indigence. Il me fit, plus tard la confiance que la pauvreté de sa petite famille l'obligea à entrer le monde du travail d'abord comme serveur dans un café maure à Oued el Ferrane avant d'être recruté comme aide-soignant à l'hôpital militaire de Géryville où il a dû perfectionner son français parlé et acquérir « son diplôme » SLE (sait lire et écrire).*

*En quelques années, mon père acquit une notoriété établie d'abord dans le quartier Lagraba ensuite dans toute la ville au point où la ruelle où se trouvait son petit commerce et adjacente à la grande artère du quartier était appelée la rue de « Friquesse », sobriquet qui lui a été collé par ses camarades de classe car il passait, semble-t-il, de longues heures comme un petit oiseau perché sur le grand arbre de mures «ettoute » pas loin de l'école.*

*Mon père était, à la fois, respecté et craint. Il régnait en maître sur la ruelle qui portait son surnom. Il n'autorisait aucun attroupement de garnements et même les bédouins, nombreux en ville le jour de marché évitaient de se regrouper près de sa boutique de crainte d'être rappelés, fermement, à l'ordre.*

*Cette notoriété lui valut l'intégration, très tôt, au sein du réseau d'information, de surveillance et de relai de l'OCFLN (Organisation Civile du Front de Libération Nationale), en qualité de militant.*

*Enrôlé comme agent de liaison, d'information et de soutien au mouvement de résistance, mon père aura eu l'occasion de renforcer son esprit de combativité qu'il avait développé pour sa propre survie durant sa dure enfance.*

*Sur ordre du « Nidham » (Commandement du FLN) il a du faire creuser un puits dans l'enclos situé à quelques mètres de chez nous non point pour en puiser de l'eau mais pour être destiné à abriter une cargaison d'armes légères pour les opérations que le FLN planifiait à Geryville.*

*Cet arsenal devait être déterré quelques semaines seulement après avoir été entreposé mais un ordre urgent fut donné à mon père de camoufler davantage la cache car une fuite sur son existence avait été signalée. L'aubaine fut saisie par mon père quand un camion chargé de pierres destinées à la construction d'une habitation voisine passait dans la ruelle. Il ordonna à son propriétaire de le décharger au milieu de l'enclos juste sur la cache d'armes.*

*Quelques bribes de l'information relative au lot d'armes avaient été interceptées par les services du bureau de renseignement mais le puzzle n'avait pas été complètement reconstitué. La perquisition chez nous et la détention de mon père avait un lien direct avec cette histoire d'armes qui pouvait conduire les personnes impliquées au tribunal pénal et la condamnation à la peine capitale.*

*Avec cette affaire mon père avait pris un très grand risque mais il n'avait pas le choix parce que la foi dans l'accomplissement du devoir était plus forte.*

*Un peu plus bas de chez nous aux abords de l'oued, un grand enclos, qui fut jadis la première demeure de mes grands-parents avant d'être emportée par une très grande crue au milieu des années cinquante, servait de lieu de parcage des troupeaux de moutons la veille du jour du marché et aussi des montures comme les chevaux, les ânes et les mulets qui repartiront chargés d'approvisionnements divers.*

*Mon père détenait une petite échoppe de commerce attenante à notre maison où il recevait souvent les éleveurs de sa tribu d'«ahl stitten» qui venaient, chaque semaine, de la campagne pour vendre leur cheptel et s'approvisionner en vivres à Geryville, dès la fin du Souk.*

*Ces derniers qui trouvaient chez nous gîte et couverts, durant leurs brefs séjours, se faisaient l'obligation morale de ramener à chaque fois avec eux du beurre de mouton dans des outres en peau de chèvre « okka », du petit lait et aussi du fromage Djeben fabriqué, artisanalement, et conservé dans des bottes d'alfa fin « bosse ».*

*Le cheptel de moutons était, dès son arrivée, parqué dans l'écurie avant que les bêtes de somme ne soient allégées de leurs charges et de leurs cargaisons. J'éprouvais un plaisir à assister au spectacle de l'arrivée des gens de la campagne et suivais toutes leurs discussions.*

- « Allez Bachir, fais attention ! Pousse de l'autre côté ! Non, non, pas comme ça tu vas blesser l'agneau prend le dans tes bras c'est mieux. »

- « Il va falloir leur donner à boire ! Je m'en occupe. Où est le seau ? Pour que je tire l'eau du puits.

Pendant toute l'opération, j'ai été intrigué en remarquant que Cheikh, l'homme le plus âgé du groupe, au regard alerte et vif, laissait apparaître, involontairement, des travers des pans de son burnous une sacoche en laine. Il donnait des ordres fermes à ses accompagnateurs qu'il dirigeait admirablement. Ces derniers semblaient lui vouer respect et vraisemblablement le craignaient.

J'ai su, bien plus tard, que la sacoche contenant des documents et de l'argent que Cheikh remit à mon père. Ce dernier était chargé de la collecte du « chtirak » (contribution) au profit du FLN, parmi les éleveurs du « aarch » (tribu)

Entre temps, à la maison régnait une atmosphère toute particulière comme la veille de tous les jours de marché et de l'arrivée de nos invités de la campagne. Tirillée entre son métier à tisser et la préparation du diner, ma mère s'activait à expédier les tâches ménagères. Pour arriver à bout de tout ce qui l'attendait à faire avant l'arrivée des invités, elle n'hésitait pas à me demander, de temps en temps, à lui donner un coup de main :

- Peux-tu me puiser de l'eau du puits? Me demanda-t-elle avant de m'ordonner d'aller chercher le pilon.

A peine m'être exécuté qu'elle me demanda de rassembler les ustensiles qui trainaient par terre et de les entreposer dans la cour. Je ne rechignais jamais à faire ce que me demandait ma maman, bien plus, j'éprouvais un plaisir à me rendre utile.



*Le diner qui était, invariablement, du couscous aux légumes garni de grosses parts de viande de mouton se terminait, indiscutablement, avec un bon thé. En effet, à la fin du repas, un plateau en cuivre brillant, soigneusement, ciré sur lequel sont alignés, de manière concentrique, une série de verres autour d'une théière en plomb est déposé devant la personne que l'on considère la mieux recommandée pour assurer la délicate mission de préparer le thé.*

*Au-delà de leur caractère mondain et convivial, ces rencontres étaient, aussi, l'occasion propice pour l'échange d'informations aussi diverses que variées allant de l'état de la situation climatique et de ses retombées sur les prochaines récoltes, aux conditions des pâturages et jusqu'aux nouvelles nécrologiques. Mais elles étaient, surtout, les occasions idoines pour faire circuler les mots d'ordre du FLN, pour assurer la collecte des fonds de soutien et pour s'informer de la situation du front militaire.*

*Je me souviens que nos invités portaient généralement leurs burnous bruns « heddoune » ou noirs « kheidous » ou encore leurs djellabas. Il fallait se protéger aussi bien de la rigueur du froid de l'hiver que de la torpeur de la chaleur de l'été. Dès qu'ils s'étaient libérés, au seuil de la porte, de leurs chaussures, sans lacets, faites de peau de cuir, ils allaient se détendre sur les tapis qui couvraient le parterre de dar Eddhiaf (pièce des invités).*

*Soit assis en position de tailleur soit dos au mur ou semi-allongés appuyés du bras sur un coussin en laine, ils ne se redressaient que lorsque mon père annonçait qu'il allait mettre en service la radio TSF.*

*La caisse magique que mon père acheta, un jour, à Oran, au début des années cinquante, était en bois majestueux. Sa face était, dans sa partie supérieure, couverte d'un tissu soyeux au-dessous duquel s'affichaient, dans un verre transparent, les noms de stations radio. Il fallait attendre un long moment avant que l'appareil ne commençait à grésiller tantôt une musique classique tantôt des voies qui s'exprimaient dans des langues incompréhensibles. Bouche bée, l'assistance était accrochée aux gestes de mon père qui s'appliquait à faire un fin balayage de toutes les stations à la recherche de « Saout El djazair » la radio de la Révolution algérienne qui émettait du Caire.*

*Un silence presque religieux régnait dans la pièce quand une voix grave commençait à débiter un discours enflammé qui captivait toute l'attention de l'audience et à diffuser un flot d'informations sur le déroulement des actions militaires à travers le pays et sur les activités des représentants de la Révolution à l'extérieur. Le souffle coupé, les présents écoutaient avec avidité en acquiesçant, de temps en temps, de leurs têtes et ils ne se relâchaient qu'au moment de la diffusion des chants patriotiques annonçant la fin de l'émission.*

*Les convives se séparaient par la lecture collective de la Fatiha du Coran et des vœux de prospérité et de bien être pour le maître de maison.*

### **Chapitre 3 :** **Une nuit effroyable : Où sont les armes ?**



*Un fort sentiment de frayeur m'envahit à chaque fois que je me rappelle cette horrible nuit où un groupe de soldats français, lourdement armé, était venu, au milieu de la nuit, défoncer la modeste porte de notre demeure alors qu'un autre groupe avait pris position sur les toits fragiles. Les visiteurs inattendus n'avaient pas laissé le temps à mon père de répondre à leur ordre d'ouvrir qu'ils avaient, déjà, investi la pièce où nous dormions. Visiblement, ils cherchaient à bénéficier de l'effet de surprise pour mettre la main sur des objets compromettants pour lesquels ils avaient une information, sans doute, incomplète.*

*Ils se mirent, aussitôt, à fouiller la maison de fond en comble. D'un revers de la main brusque, un soldat envoya dans le décor tous les objets qui se trouvaient sur la cheminée avant de donner un coup de pied sec et violent, aux portes de la petite armoire basse dans laquelle ma mère avait entassé une pile d'assiettes et quelques tasses de café. La vaisselle vola en éclats et se dispersa, en débris, dans toute la pièce.*

*Ce tintamarre fit bondir, de sa cachette mon chat, mon fidèle compagnon de toujours, qui, terrorisé, ne comprenait pas ce qui se passait, s'est, précipitamment, enfui en éclair, se faufilant entre les jambes des intrus. Il ne reviendra plus jamais à la maison. Il aura été, selon des témoins, sauvagement, massacré, par des soldats qui l'ont tabassé à coups de rangers jusqu'à que mort s'en est suivie. La scène se serait déroulée comme si s'était une partie de jeu de mauvais enfants qui, telles des bêtes enragées, éprouaient un plaisir pervers et dégageaient de forts éclats de rires qui déchiraient le silence de nuit.*

*Poursuivant la fouille, un soldat tira, avec rage, vers lui la pile de tapis déposés l'un sur l'autre avant de les défaire et les piétiner. Ses coreligionnaires jetaient les objets, qui se trouvaient à leur portée, à tort et à travers. Avec les baïonnettes de leurs fusils, ils éventraient les matelas et les oreillers. Ils devenaient de plus en plus nerveux, à la limite de la frénésie, car ils ne semblaient pas avoir trouvé ce qu'ils recherchaient.*

*Terrifié par cette brutale intrusion, au milieu de la nuit, je ne comprenais pas la raison d'un tel acharnement. Par peur et par froid, je ne pouvais pas m'empêcher de trembler. Ma gorge était nouée et je ne pouvais ni pleurer ni crier. Mes dents commençaient à claquer, de manière perceptible et mes jambes n'avaient plus la force pour me faire tenir debout. Tout à coup, celui qui semblait être le plus gradé du groupe prit une couverture et la mit sur ma tête puis il s'agenouilla à mon niveau, en position de canard, avant de me demander en arabe :*

*- « Où sont les armes ? Les armes ! » Me dit-il d'une voix basse, faussement affectueuse, en arborant un léger sourire.*

*- « On...n'en...a pas. On...n'en...a pas. » Répondis-je, aussitôt, avec bégaiement.*

*- « Les armes ! Insista t- il en me tendant une pièce de monnaie jaune qu'il sortit de sa poche, à titre de récompense.*

*Je restais, cependant, immobile, incapable de bouger le petit doigt. Voyant que son offre n'avait pas eu la suite qu'il escomptait, le soldat se releva et fit un quart de tour sur lui-même en me donnant son dos et puis se retourna, brusquement, en pointant vers moi sa grosse main, feignant de détenir une arme de poing. Seulement, comme hébété, je continue à répéter « On n'en a pas » « On n'en a pas » « On n'en a pas »*

*Le chef du groupe fit un gros soupir de dépit et se retourna, cette fois, vers ma mère qu'il interpella d'une voix très sévère et contrariée:*

- « Dites-moi, madame, où avez-vous caché les armes de votre mari ? Ils ne devraient pas être loin d'ici .... Quelque part. Alors ! Avouez ! Je ne vous ferais aucun mal ! »

- « Je vous jure au nom de Dieu, monsieur l'officier, que nous n'avons point d'armes. Mon mari est loin de cela. Il travaille, humblement et honnêtement, pour faire vivre sa petite famille, lui répondit ma mère d'un air apeuré. »

- « Je ne vous crois pas. Vous êtes tous des menteurs. Je sais que votre mari cache des armes ! Je vais les trouver et vous allez le payer très cher. Votre mari arrive, à chaque fois, à me filer entre les mains. Je saurais comment, avec mes potes, lui faire cracher le morceau tout à l'heure. »

Entretemps, dehors, non loin de la maison, sous la lumière des phares d'un camion GMC, un autre groupe de soldats passaient, au fin peigne, les coins et recoins de l'enclos où mon père devait entreprendre des travaux de construction d'une écurie sur l'assiette de la maison familiale emportée par une crue. Après avoir fait déplacer une partie des grosses pierres par des prisonniers, mobilisés pour cette opération de recherche, ils décidèrent, enfin, de se replier sur le signe de leur chef de groupe qui leur ordonna :

- « He oh! On arrête! Embarquez Friquesse (Sobriquet de mon père) vite, vite, fissa ! »

Mon père qui était resté, durant toute l'opération, silencieux en se contentant de suivre, d'un regard hagard et absorbé, les mouvements des soldats, a eu juste le temps d'enfiler sa djellaba de laine noire avant d'être pris, sans ménagement, en tenailles par deux soldats qui ne lui avaient même pas donné la possibilité de prononcer un mot ou, même, porter un regard vers ma mère et moi.

La tête découverte, la mine défaite, il marchait pied nus sur les dalles de pierres froides et humides de la cour de la maison. A peine avoir franchi le seuil de la porte de sortie, qu'il est, violemment, jeté à l'arrière de la jeep avant qu'un soldat ne lui assène un coup de crosse sec dans le dos pour qu'il s'engouffre davantage dans le véhicule.

*Les cris de détresse de ma mère s'étouffèrent dans le vrombissement de la jeep qui démarra en trombe et disparut dans le noir de la nuit glaciale suivie du gros camion dont le bruit de moteur brisa le silence dans lequel était plongé le quartier.*

*Désarmée, bouleversée, les yeux ébouriffés, tremblant de peur et de chagrin, ma mère me serra très fort contre elle. Ce geste libéra mes émotions et je me mis à pleurer silencieusement. Des larmes chaudes dont je sentais l'écoulement sur mes joues arrivèrent jusqu'à mes lèvres avec leur goût salé.*

*Au lever du jour, nous nous réveillâmes au milieu d'un tas de vêtements, de débris de glace et d'objets cassés, éparpillés dans tous les coins de la maison. Ma mère se mit, aussitôt, à ranger autour d'elle en égrenant un chapelet de mots dont je ne comprenais pas le sens mais je devinais que c'étaient des implorations du bon Dieu ; cependant, le ton avec lesquels elle se lamentait exprimait, clairement, la désolation et le désarroi. Soudain elle se tut pour un moment puis s'écria à haute voix :*

*- « Ils ont pris les clefs de la boutique avec le livret de famille ; ils étaient là ; juste là ! »*

*- « C'est grave maman ? » m'exclama-je. Mais elle ne me répondit pas comme si elle ne m'avait pas entendu.*

*A ce moment, des coups se firent entendre sur la porte de notre demeure. C'était ma tante Bent Chraita dont je reconnus la voix.*

*- « Ouvrez c'est moi ! » s'annonça t-elle*

*- « Oh ma sœur », lui dit ma mère en ouvrant la porte, « ils l'ont embarqué, il n'avait même pas eu le temps de porter ses chaussettes ». « Ils ont, aussi pris, les clefs de la boutique avec le livret de famille ».*

*- « Quel malheur ! Quel malheur ! Mon frère encore une fois en prison qu'est ce qu'ils lui en veulent ? »*

*Accourues, les voisines envahirent la petite cour de la maison. Elles entourèrent ma mère qui se relâcha en sanglots.*

*Très ému et chagriné par cette scène où je voyais ma mère pleurer et se lamenter du sort qui vient, encore une fois, s'abattre sur nous, je commençais, nerveusement, à faire des va- et viens, désordonnés, dans tous les sens puis je me suis loti dans un coin de la cour, les pieds recroquevillés et les mains contre les joues.*

*Je sentais un bourdonnement dans mes oreilles et ne savais pas ce qui m'arrivait. Un long moment s'écoula, quand tout à coup je sursautai en sentant une fourmi traverser le col de ma chemise et me pincer le lobe de l'oreille. D'un geste vif et énergique, je dégageai la bestiole avec ma main puis je fis quelques pas en arrière pour constater que j'étais près d'une fourmilière de grosses fourmis rouges, très agressives, qu'on appelait les fourmis « françaises » par opposition aux fourmis « Arabes », noires, petites et plus dociles. Je ne savais pas la logique qui justifiait cette distinction et l'attribution de ces nationalités aux fourmis.*

*Je me rassis et à l'aide d'un brin de bois, je commençais le comptage des bestioles mais je perdais vite le fil du compte et je devais reprendre, à chaque fois à ne pas en finir. Il m'arrivait de tenter, de temps en temps, de changer l'itinéraire d'une fourmi qui, de suite, remonte, rapidement, jusqu'à mon bras avant que je renonçais à ma tentative. Je me disais que ces bêtes étaient libres et circulaient là où elles le voulaient. Elles n'avaient, au moins, aucun souci, particulier que celui de récolter quelques menus vivres pour constituer leurs réserves souterraines.*

*Après avoir échappé, quelques moments, à la réalité me voilà de nouveau vivre la désolation et la tristesse. Je me sentis incapable de reconforter ma mère qui exprimait, tout haut, sa souffrance et son désarroi.*

*Au moment où elle se sentait plus apaisée, elle me demandait d'aller chercher quelques légumes de chez le marchand. J'ai pris le couffin d'osier et sortis. Mais je ne tardais pas à revenir, aussitôt, pour chercher les quelques sous qui restaient.*

*Avec d'autres commissions que me demandait ma mère, j'ai repris mon train de vie et allais rejoindre mes camarades dans la rue pour jouer au jeu des Moudjahidine et des militaires français. Je me rappelle avoir, dans mon imaginaire, tué au moins*

*une centaine de soldats avec une arme actionnée avec, seulement, avec la gestuelle de mes mains et la voix de ma bouche : Ta ta ta ta. Véritable thérapie, ce jeu créa dans mon esprit une sensation de soulagement et de sérénité.*



## **Chapitre 4 :** **L'espoir fait vivre**



*Ancienne photo de la source « El Mahboula »*

*Comme il n'était pas, socialement correct, qu'une femme seule aille rencontrer des hommes, de surcroît étrangers, ma mère ne pouvait pas entreprendre des démarches, par elle-même, pour localiser le lieu de détention de mon père ; elle devait compter sur l'aide des membres de la famille.*

*Au commissariat de police, non loin du monument aux morts, l'atmosphère était lourde. Les quelques « indigènes » qui s'y trouvaient étaient tassés dans une salle sans fenêtre et étaient de temps à autre appelés, au comptoir, pour être entendus par un agent. Quand fut notre tour ma tante et moi on fit appel à un traducteur, agent de l'administration coloniale.*

*- « Mon frère a été embarqué par les militaires il y a trois jours et nous n'avons pas de ses nouvelles, » commença ma tante et puis poursuivit : « Où peut-on lui rendre visite? »*

*- « Attendez, je vérifie » répondit le policier. Puis fonçant sa tête dans une pile de dossiers, il répondit « Voyons, voyons, Boucherit Mohamed dit 'Friquesse ' est retenu par le bureau des Renseignements généraux de l'armée. Ce sera très difficile de lui rendre visite pour le moment, il est soumis à un interrogatoire spécial ». Les clefs de sa boutique et le livret de famille vous seront retournés dès la fin des vérifications complémentaires. Vous pouvez rentrer chez vous Madame. »*

*Quelques jours passèrent et je commençais à ressentir, avec une immense peine, l'absence de mon père et à être gagné par le doute qu'il ne puisse revenir, un jour, vivant à la maison.*

*La nouvelle de la détention de mon père se répandit telle une trainée de poudre au sein de la famille, du voisinage et à travers toute la ville ce qui nous a valu de nombreux témoignages de solidarité et de compassion. C'est dans cet esprit que ma tante paternelle qui habitait dans une maison mitoyenne à la notre nous rendait des visites fréquentes, veillait sur nous et s'assurait qu'on ne manquait de rien.*

*A chaque fois que je suis en dehors de la maison, des regards de personnes anonymes se posaient, affectueusement, sur moi, une manière de partager ma peine. Chacun, à sa façon, voulait exprimer sa solidarité avec l'enfant d'un détenu.*

*Alors que je passais, un jour, devant la boulangerie de Brahim Chaanbi, Si Larbi Zouaoui me remit une tranche de pain qu'il découpa, avec énergie, avec un couperet tranchant, d'une grosse et longue miche.*

*- « C'est pour ton goûter mon fils, me dit-il en me tendant le bout de pain avant de continuer : Alors vous avez des nouvelles de ton papa ?*

*-« Aucune, aucune... Votre pain est bien chaud Ammi Larbi. Vous notez sur votre registre. Dès que mon père reviendra il vous payera. C'est très sur ! »*

*-« Quand ton père sera libéré on fera une grande Zerda (fête) me répondit-il avec un visage jovial. »*

*L'autre jour, alors que je revenais de la Mederssa, Si Messaoud Ameyer, le coiffeur du quartier, un vieil ami de mon père, me prit la main et me demanda :*

*-« Avez-vous des nouvelles de ton papa ? »*

*-« Il semble qu'il va bien. Dieu merci ». Lui répondis-je.*

*- « Bien, bien. Mais tes cheveux sont bien longs dis donc. Alors, viens, je te ferais une belle coupe. »*

*Si Messaoud était un homme affable et agréable. Son visage laissait apparaître la bonté et l'honnêteté. Avec sa moustache carrée qui marquait son visage rond, il avait l'air calme et serein.*

*Machinalement, il posa une planche en bois, en transversale, sur les accoudoirs du vieux siège de coiffeur et m'aida à me mettre en face de la grande glace. J'ai eu la sensation de dominer toute la boutique avec en prime une pleine vue de la rue animée.*

*Je sentais que si Messaoud éprouvait un plaisir sincère à me faire cette coupe « brosse ». Il appliquait, avec soin sa tondeuse manuelle, sur ma tête en insistant particulièrement sur les pourtours des oreilles et le bas de la nuque. Il m'expliquait que cette coupe était très populaire à l'époque du débarquement des américains en Algérie, durant la deuxième guerre mondiale. Cette époque était, communément appelée les années de la famine.*

*Profitant de l'occasion, il me rappelait les liens fraternels qu'il avait tissés, avec mon père avec lequel il aurait partagé d'agréables souvenirs de jeunesse et aussi des moments difficiles de la vie.*

*Juste après m'avoir donné des coups secs avec un large blaireau dont il tenait fermement la poignée en bois pour me débarrasser des poils tombés sur mon dos, il m'ôtait le tablier blanc qu'il avait mis autour de mon buste et m'aidait à descendre de la chaise.*

*Avant de quitter la boutique, il enfonça sa main au fond de la poche de son pantalon bouffant « arabe » pour extirper une pièce d'un « dourou » - pièce de cinq anciens francs - et la mettre dans la paume de ma main en repliant mes doigts sur elle. Ainsi, il ne me laissait aucune chance de refuser son cadeau ;*

*- « N'oublie pas de venir m'informer quand ton père est de retour à la maison » me recommanda-t-il*

*- « C'est promis Ammi Messaoud. » répondis-je*

*Ammi Ahmed Benchaabane, un autre proche ami de mon père, ne ratait aucune occasion pour exprimer son affection à mon égard. Je n'ai pas oublié le plaisir que j'ai ressenti lorsqu'il m'avait offert, la veille d'un jour de Yennayer – fête agricole annuelle –, un petit sac contenant un mélange de confiserie et de fruit secs.*

*Même si ces marques de sympathie mettaient un baume sur mon cœur, elles me mettaient, tout de même, dans une situation de malaise et d'embarras. Elles me renforçaient dans mon désir ardent de voir mon père devenir, enfin, libre. Et c'est de bouche à oreille que l'information nous parvint, un jour, qu'il était incarcéré à la prison de la caserne centrale de Géryville et que, bientôt, il nous sera possible de lui rendre visite.*

*Ne sachant quoi faire, je me suis assis devant la boutique de mon père. A travers la fente des deux volets de la porte et d'où me parvenait une douce odeur de coings, je regardais l'intérieur en essayant de fixer les jouets accrochés, à la toiture, par un fil. Les pistolets et fusils..... en plastique... étaient toujours là. A ce moment, je suis saisi d'une peur bleue et je sentis comme si un soldat était derrière moi pour me surprendre à admirer des armes.*

*Je me suis retourné, après, à la maison pour m'asseoir sur un petit tabouret, près du muret du puits de notre maison qui dominait la minuscule cour pavée de dalles de pierre colmatées, très sommairement, avec une jointure qui a résisté, longuement, aux agressions répétées des gelées de l'hiver et des atteintes du soleil de l'été. J'admirais les tournesols plantés, soigneusement, par ma mère dans des pots hétéroclites et des caisses d'emballage en bois, alignés contre le mur de clôture et qui me paraissaient majestueux, ce matin. Leurs pétales étaient jaune or et brillaient avec éclat face au soleil ; leurs tiges élancées d'un vert vivace semblaient rechercher à dépasser le mur et dominer le reste des autres plantes.*

*Je retombais de mon nuage quand ma tante poussa, avec énergie, la porte de notre maison. Elle était, particulièrement, ravie d'annoncer à haute voix :*

*- « Mon frère est vivant ! Mon frère est vivant ! Où es-tu Ya Bent Abdelkader ? »*

*- « El Hamdoulilah ya Rabbi (Dieu merci) » lui rétorqua ma mère qui était venue à sa rencontre avant de la harceler d'un chapelet de questions pour connaître le lieu de détention de mon père, s'il allait être libéré bientôt et si on pouvait lui rendre visite.*

*- « Oui, oui aujourd'hui c'est un jour de visite des prisonniers. Prépare le couffin ! vite, vite. » Ordonna t- elle, avant d'ajouter en se tournant vers moi : « Naceur, tu vas m'accompagner ».*

*- « Je veux bien revoir mon père, mais j'ai peur des soldats ! » lui répondis-je, sans réfléchir puis en me ravisant, tout de suite, j'ajoutai : « Oui, oui Je viens, je viens ! »*

## Chapitre 5 : La visite aux prisonniers



Champagnat225

www.delcampe.net

*Caserne de Geryville où fut incarcéré et torturé mon père*

*Nous sortîmes, ma tante et moi, de la maison au moment même où le muezzin, du haut de son minaret, appelait, avec sa voix douce et attendrissante, les fidèles à la prière du Dhor (midi). Ma tante portait le couffin où ma mère avait mis des galettes, des biscuits, des œufs bouillis, un pantalon et des chaussettes en laine et des paquets de cigarettes.*

*Emmitouflé dans ma djellaba et accroché aux pans du haïk (voile) de ma tante, je marchais tout en pensant que chaque pas franchi allait me rapprocher davantage de mon père. Nous traversâmes l'oued sous le pont qui relie Lagraba au reste de la ville et qui ne permettait le passage que d'un seul véhicule venant d'un sens ou d'un autre ; puis au niveau du hammam Souayeh, nous abordâmes la côte qui traverse le marché des bestiaux, clôturé d'une enceinte faite d'un demi-mur en grosses pierres taillées et à l'entrée duquel se trouvait une bâtisse où était entreposée une grosse balance.*

*Non loin, à gauche se trouvait, l'hôpital adossé à un petit bois, appelé « ejnane », qui jouxtait avec un terrain de football. Nous étions presque arrivés au niveau de l'école des garçons quand tout à coup surgit, devant nous, un gros camion militaire bondé de personnes en civil. A ce moment, ma tante qui avait compris qu'il s'agissait de prisonniers transférés vers la caserne, me demanda de me décoiffer, vite, du capuchon de ma djellaba dans l'espoir d'être reconnu par mon père. Celui-ci se trouverait parmi les passagers du camion. La scène fut tellement furtive que je n'ai pu apercevoir que quelques mains qui s'agitaient à l'arrière du camion couvert d'une épaisse bâche.*

*- « Tu l'as reconnu ? Il portait un bonnet noir et il t'a même salué de ses deux mains. » Me demanda ma tante.*

*- « Mais il y avait beaucoup de mains ma tante ! Pourquoi le retiennent-ils ? Parce qu'il n'a pas donné les armes aux soldats ? Hein ! Mais pourquoi nous ne leur donnons pas les armes en plastique que mon père vend dans sa boutique et ils nous laissent tranquilles ? » Lui demande- je avec innocence.*

*- « Quelles armes ? Oh mon dieu ! Tais-toi ! Veux-tu que « França » nous enterre vivants. »*

*A notre arrivée devant la porte principale de la caserne, nous allâmes grossir la foule composée, essentiellement, de femmes drapées de leurs voiles blancs, mais généralement tachés de boue au niveau des pieds. Ces voiles traditionnels couvraient tout le corps et ne laissaient qu'un mince trou au niveau d'un œil pour voir. Aussi pour assurer un champ de vision plus large elles devaient faire régulièrement de brèves rotations de leurs têtes de la gauche vers la droite et vice-versa.*

*Assises à même le sol, chacune d'elles tenait un panier destiné à un mari, à un frère ou à un fils. Elles participaient sans se rendre compte à une séance de thérapie collective en se racontant leurs malheurs et s'échangeaient les nouvelles des prisonniers.*

- « *Mon fils Bahous* » commença à raconter une vieille dame au visage ridé par l'âge et complètement couvert de tatouages verts ; « *je l'ai perdu de vue depuis plus deux mois ; je suis sans nouvelles de lui depuis le jour où il été enlevé, par des agents du 2<sup>eme</sup> bureau, un jour de marché, au moment où il chargeait des moutons sur le camion d'un colon. Il m'a laissé une ribambelle d'enfants que je n'arrive à nourrir que grâce à l'aide charitable de ses cousins qui m'envoient, de temps à autre, un peu de blé. Même la chèvre que j'avais l'habitude de traire est devenue, subitement, stérile car je n'ai plus rien à lui donner à manger.* »

- *Que Dieu soit avec toi ma sœur, lui répondit une autre femme derrière son voile. Le maitre de ma maison (mon mari) a été blessé lors d'un accrochage près de Djebel Ksel et on m'a dit que je vais pouvoir le voir avant son transfert à Oran pour être traduit devant le « tribunal rouge » (tribunal pénal). Je ne suis pas certaine qu'il puisse sortir vivant des griffes de ses geôliers qui le torturent pour lui extorquer des renseignements sur les maquis de la région.*

*Une femme qui semblait être la plus jeune tenait un gros mouchoir sur son nez et essuyait de temps en temps ses yeux pour assécher ses grosses larmes qui coulaient à flots sur son visage. Et puis prise d'un hoquet de chagrin, elle commença à raconter son malheur. Elle haletait et n'arrivait pas à retenir sa forte émotion.*

- « *Remets-toi au bon Dieu ! Libère toi et pleure cela te soulagera un peu* », lui suggèrent les autres femmes.

- « *Reprends ton souffle ma sœur ! Lui recommande une autre.* »

*La pauvre femme fit un long soupir qu'elle alla chercher du fond de son intérieur et commença à raconter, toujours, en sanglots :*

- « *Ils ont tué... mon père .... mon père et...et... et mon oncle .... brulé notre khaima (tente) .....même...même... les bêtes... n'avaient pas échappé à leur sauvagerie. L'avion jaune a décimé ma famille.*

- *Oh mon Dieu ! Que Dieu accueille les âmes des martyrs dans son vaste paradis.*

*Les enfants qui les accompagnaient étaient, sobrement assis, collés à elles et se regardaient dans les yeux, en chiens de faïence et se tiraient, de temps en temps, par les bras ou se donnaient de petits coups avec les pieds c'était peut-être une manière propre à eux de communiquer et d'exprimer leur chagrin.*

*Plusieurs heures s'écoulèrent avant qu'un jeune soldat se dirigea vers la foule pour demander aux femmes de se mettre debout en file indienne. Celles-ci se levèrent aussitôt et se mirent en procession vers la petite porte où se tenait un soldat qui tenait un détecteur de métal qu'il faisait passer, méthodiquement, à une courte distance, sur les corps des visiteurs de face comme de dos.*

*En traversant la cour d'une aile de la caserne, je fus, soudainement, pris d'une peur terrible. Mon cœur commença à battre de la chamade et je sentis une bouffée de chaleur dans mon dos. Un brouhaha provenait du derrière du mur tel un tonnerre d'automne avant que n'apparaît un groupe de soldats français vêtus d'uniformes de combats et de bérets rouges. Le battement de leurs rangs sur le sol faisait monter un léger nuage de poussière. Ces hommes redoutables s'entraînent pour ratisser les campagnes et les djebels.*

*Sous escorte, nous sommes, d'abord, rassemblés dans une pièce au fond de laquelle il fallait s'enregistrer en communiquant le nom du prisonnier pour être dirigés, ensuite, vers un couloir humide et mal éclairé qui menait vers un grand hall barré d'une imposante double barrière métallique derrière laquelle les prisonniers étaient alignés debout. L'allure lourdaude, les dos recourbés et les visages graves ; la plupart d'entre eux arrivaient à peine à se tenir debout.*

*Je reconnus, aussitôt, mon père et allai à sa rencontre en courant. Mais il ne pouvait pas m'êtreindre dans ses bras. Je me suis arrêté net devant la barrière métallique qui nous séparait et d'où il sortit ses mains pour atteindre les miennes que je lui tendais.*

*Le visage livide, les yeux cernés alourdies par des poches noirâtres, l'air hagard, le regard fuyant et perdu, le front ridé, les cheveux hirsutes, la barbe sauvage de plusieurs semaines mon père n'était que l'ombre de lui-même et semblait être sérieusement affecté par les conditions de sa détention.*



- « Dieu merci que tu sois vivant. Comment vas-tu ? demanda ma tante.

- « Je suis entre les mains de Dieu. Si je m'en sors, cette fois, ce sera un miracle divin. » Répondit-il avec une voix enrouée et fatiguée. Avant d'ajouter : « les créatures de Dieu subissent les plus grandes souffrances physiques et morales. Nous frôlons la mort à tout instant. »

- « Mon frère, que Dieu soit avec vous tous. La patience doit être votre arme. »

- « Et vous, comment vous allez ? Bent Abdelkader et Naceur ne manquent de rien ? N'oubliez pas d'ouvrir mon échoppe les fruits doivent être complètement pourris ? Récupérez l'argent du tiroir-caisse pour acheter les provisions. »

Soudain, le son assourdissant d'une grosse trempette retentit dans le hall pour signifier la fin de la visite et arracher les prisonniers à leurs visiteurs.

Avant de quitter la salle, je me suis retourné pour un dernier regard en signe d'au revoir, mais le prisonnier avait, déjà, disparu derrière les barrières de fer pour aller rejoindre sa cellule. J'étais, certes, satisfait d'avoir vu mon père vivant mais très chagriné de le voir retourner dans sa cellule pour une période indéterminée loin de nous. La séparation forcée, incompréhensible et injustifiable pour moi, commençait à peser de plus en plus lourd.

Les jours puis les mois passèrent mais ne se ressemblèrent pas, notre quotidien devient de plus en plus difficile. Les ressources manquaient, drastiquement, et les maigres économies commencèrent à se fondre comme neige. Les repas devinrent de plus en plus frugaux. Le pain maison cuit chez le boulanger était accompagné soit de salade verte au vinaigre, soit de petit lait ou de thé réchauffé pour la quatrième ou cinquième fois. Mais notre vœu le plus ardent était la libération de mon père.

## *Chapitre 6 :*

### *Belles étoiles et sueurs froides*



*C'était une nuit d'été bien étoilée. Le vent était léger et la brise chargée de senteur de romarin. La lune éclairait la courette de notre maison où ma mère avait étalé, près du puits, un vieux tapis et dressé la meida du diner. Elle était sur le point de terminer sa prière du soir quand un bruit assourdissant s'abattait sur la porte de notre maison.*

*-«Ouvrez ! Contrôle militaire ! Ordonna une voix de l'extérieur. »*

*-«J'arrive !» répondit ma mère en interrompant sa prière. Elle accourut et fit déposer le lourd pilon qui calait la porte.*

*-«Où est la fiche de contrôle de famille ?» interrogea sévèrement ma mère, le militaire.*

*-«Là ! Là ! Monsieur, derrière la porte.» Ajouta-t-elle en montrant la cuisine d'une main tremblante.*

*-« Voyons vous êtes trois sur la fiche et où est votre mari ? Questionna le militaire qui projetait la lumière de sa torche sur une fiche accrochée avec un clou à la porte en bois.*

- « *Mon mari est incarcéré à la caserne centrale depuis six mois ; je suis avec mon fils. Vous pouvez vérifier !* »

*A ce moment un autre soldat appartenant au 5<sup>eme</sup> secteur intervint pour confirmer que mon père était bien en prison après avoir feuilleté un gros cahier chargé de noms des détenus du secteur.*

- « *Parfait n'oubliez pas de signaler au secteur militaire si quelqu'un de votre famille venait à s'absenter ou si vous recevez une personne étrangère !* » Conseilla-t-il avant d'avertir : « *il s'agit de votre sécurité avant tout.* » Il pivota sur ses talons, après avoir, fait baisser légèrement la paupière de son œil avec l'index de sa main et lancé un « *Attention aux fellagas !* »

- « *Oui monsieur c'est entendu !* »

*Et juste avant de quitter il demanda :*

- « *Au fait ! Avez-vous des œufs à vendre ? Trois ou quatre ?* »

*Sans même répondre ma mère alla fouiner dans une marmite en terre cuite d'où elle extrait quelques œufs qu'elle remit au militaire. Ce dernier, sortit de la poche latérale de son treillis une plaquette de chocolat qu'il me tendit en guise de troc.*

- « *Non Monsieur !* » répondit ma mère. *Pas la peine !* » Mais le soldat insista.

*C'est un grand ouf de soulagement que nous laissâmes s'échapper après le départ des militaires. Quelques heures plus tard, alors que le silence avait enveloppé la ville voilà de nouveau les pas des militaires qui se font entendre dans les abords de notre maison. Des bribes de voix incompréhensibles se firent entendre.*

*L'oreille collée à la porte de notre chambre, ma mère tentait de comprendre ce qui se passait. Soudain, elle entrevit des projectiles atterrir dans la courette mais elle n'arrivait pas à les distinguer. Voulant s'évertuer à sortir, je la retins énergiquement:*

- « *Maman s'il te plait ne fait rien. Cela pourrait être dangereux.* », Lui conseillai-je.

- « *Qu'est cela pourrait être ?* » rétorqua ma mère qui ouvrit la porte énergiquement et alla vérifier la nature des projectiles.

*Quelle ne fut sa surprise de constater que les soldats avaient, tout bonnement, renvoyés, à travers le mur d'enceinte, les œufs qu'elle leur avait cédés et qu'ils ont trouvés pourris.*

- « *J'ai failli rejoindre ton père en prison !* » se reprocha ma mère en souriant. « *Que veux-tu ? Je n'y suis pour rien ; je ne pouvais pas deviner. Dieu merci que les choses se sont terminés de cette manière cela pouvait être bien pire.* » Conclut-elle. « *Je nettoierai la cour, demain* »

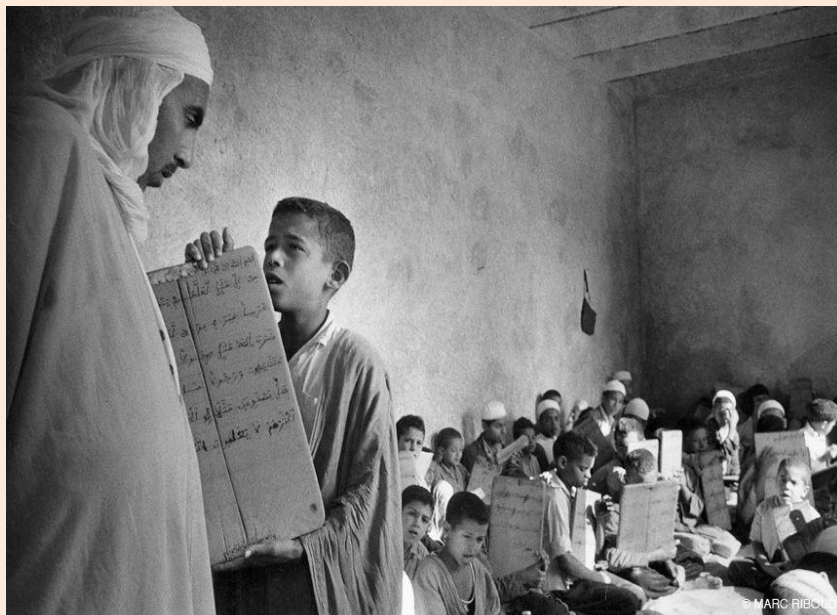
*Pour oublier cet incident, ma mère ne trouva mieux que de se mettre derrière son métier à tisser et m'invita à l'y rejoindre. Bien assise sur un coussin, elle introduisait avec les doigts d'une main le bout d'une pelote de laine dans l'allée composée d'une double ligne de fils et la tirait, délicatement, jusqu'à l'autre bout du métier à tisser et avec l'index elle composait de petits arcs de fil de laine avant d'appliquer, pour tasser le fil, sa Khoulala (instrument en acier compose de lames) tenue de la main droite.*

*Bien blotti à côté de ma mère sur une peau tannée bien chaude, j'écoutais, les yeux demis fermés, comme si je flottai sur un nuage, les airs langoureux que fredonnait ma mère. Les paroles étaient puisées du « Gaoul » (poésie locale) qui racontait, aussi bien, la perte d'un être cher que l'éloignement, l'emprisonnement et ou la déportation d'un parent et aussi les hauts faits de guerre de Cheikh Bouamama, rapportés par le grand poète Mohamed Belkheir, et qui se terminaient toujours par des louanges à Dieu et à son prophète. La poésie qui était un moyen d'expression d'une société bridée et étouffée était un reflet des souffrances de toute une population. Les paroles très engagées exprimaient, souvent, de l'amertume et de la frustration et dénonçaient l'injustice et la violence des agresseurs.*

*Comme à l'accoutumée je suis arraché de mon sommeil, à l'aube, par ma mère qui me demandait de me préparer pour aller à l'école coranique au moment où le ciel n'avait, encore, pas perdu toutes ses belles Etoiles.*

## Chapitre 7 :

### *La détente après le Taleb*



Une école coranique

- *« Réveille-toi, réveille-toi, tu es en retard ! ». C'est par ces phrases habituelles que ma mère m'arrachait à mon sommeil, tous les jours, à l'aube, pour aller à l'école coranique.*
- *« Maman, s'il te plaît laisse-moi dormir juste un peu. » suppléai-je en me retournant, précipitamment, sous le gros tapis de laine chaude.*

*Sans se lasser ma mère continuait à répéter ses appels qui se terminaient, souvent, avec un retrait brusque du tapis ce qui signifiait pour moi qu'il était, vraiment, temps de se lever.*

- *« Bonjour Maman. J'ai fait un cauchemar horrible ! Quand mon père va-t-il être libéré ? »*
- *« Enfile ta djellaba et n'oublie pas ton cache-nez » m'ordonna ma mère comme si elle ne m'avait pas entendu ; en ajoutant : « tes bottes sont derrière la porte. Hier, tu as, encore une fois, oublié de les essuyer de la boue. »*

- « Dis-moi quand mon père sera là ? J'ai peur qu'il ne va plus revenir. »

- « Si tu veux que ton père revienne tu dois apprendre par cœur ton « hizb » » (chapitre du Coran).

- « D'accord maman » lui promis-je en lui rappelant que c'est notre tour pour offrir le petit déjeuner au Taleb ; généralement du thé à la menthe et une galette de pain, dès fois du beurre de mouton mélangé avec le sirop de dattes « robb »

Le local qui faisait office d'école coranique était constitué d'une pièce unique à laquelle on y accède en descendant les quatre marches disproportionnées d'un escalier construit en adobe. Juste à droite, se trouvait la « mehaya » un coin qui était réservé pour laver à l'eau, les planches de bois sur lesquelles été transcrits des versets de Coran après en avoir récité leurs contenus au Taleb.

Le toit, pas très haut, était construit de troncs d'arbres, sommairement, taillés et entrecroisés, en transversale, par de longues poutrelles en bois. Le tout était couvert de matériaux divers ce qui donnait à la pièce, peu éclairée, un air misérable et lugubre.

Le parterre en terre battue était couvert de nattes tressées en alfa. Au fond à gauche le Taleb, assis sur une peau de mouton, tenait souvent une longue perche fine dont il faisait usage, avec précision, de temps à autre, de manière sèche, pour rappeler à l'ordre les élèves qui lui semblait distraits ou qui avaient tendance à s'assoupir.

A droite, un poêle de chauffage de bois dont le tuyau s'élevait jusqu'à la limite de la toiture, laissait apparaître une flamme jaunâtre d'un feu ardent. La réserve de bois de chauffe était régulièrement alimentée par les contributions volontaires des parents qui offraient, quotidiennement, un morceau de bois coupé à leurs enfants au moment d'aller à l'école coranique.

Comparé à mes camarades dont un bon nombre d'entre eux devaient faire de longs parcours avant d'arriver à l'école coranique, j'étais particulièrement favorisé puisque la Mahadhra était à quelques mètres de chez nous. Mes camarades devaient braver le froid, les chiens errants et le plus dur : les tracasseries des soldats dans les points de contrôles.

*J'imaginai, parfaitement, leur peur car il m'arrivait, moi aussi, d'aller, tout seul, chercher le lait de chèvre à quatre rues de chez nous, d'emmener sur mon dos un petit sac de blé au moulin du quartier et le ramener, le lendemain, moulu en semoule pour que ma mère la pétrisse en pain. Je suis, aussi, quelques fois, appelé à aller acheter, au coin de la rue, des beignets tous chauds emballés dans du papier journal. Ces sorties étaient de grands exploits pour moi car le danger pouvait arriver à tout moment et en tout lieu.*

*En plus de son rôle d'enseignant du Coran et de la langue arabe, le Taleb avait un rôle religieux et social prépondérant au sein de la société. La population lui vouait respect et considération pour son savoir et pour sa capacité d'avoir appris par cœur tout le Coran. Ainsi est-il sollicité, par exemple pour réciter des versets du Saint-Coran à la mémoire d'un mort pour lequel il implore Allah pour qu'il bénisse son âme, allège ses péchés et lui accorde le paradis.*

*Les prières étaient, généralement, récitées à la fin d'une Sadaka (repas regroupant la famille et les voisins) offert par les proches du défunt. Le Taleb avait aussi le pouvoir de rédiger des Hrouz pour soulager un enfant fiévreux ou atteint de trachome et faire une Rokia contre les pouvoirs maléfiques des Djinns.*

*Face aux multiples maladies infectieuses comme la tuberculose, le choléra et la rougeole où celles dues aux conditions précaires de vie notamment le manque d'eau et l'absence d'hygiène et surtout de la famine et de la sous-alimentation, la population, démunie, était désarmée. Le Taleb était le seul espoir pour soulager tous les maux et y apporter les remèdes appropriés pourvu que la bonne intention du malade soit présente. C'était un peu de baume pour alléger les douleurs profondes du dénuement et du désespoir.*

*Les quelques moments de répit que nous accordait le Taleb en fin d'après-midi étaient un réel plaisir pour nous adonner aux jeux de la saison. Généralement, c'est après avoir fait une brève apparition à la maison pour couper la faim avec un bout de pain, un morceau de sucre ou quelques dattes sèches comme goûter ou encore une poignée de glands (bellout) grillés ou bouillis dans l'eau salée, que nous nous retrouvions entre garçons dans la rue pour gambader librement.*

*Le jeu « El haba » était très populaire ; il consistait à courir derrière un camarade pour le rattraper et le toucher de la main, ce dernier devrait à son tour rattraper un autre camarade pour le toucher de nouveau ainsi de suite. Un autre jeu appelé « délivré » était plus élaboré puisqu'il se jouait en groupes et supposait une stratégie. Il s'agissait au fait de délimiter un territoire comme étant une prison où les enfants rattrapés pendant une course poursuite devaient attendre d'être délivrés par leurs camarades. Ces jeux pouvaient se répéter, indéfiniment, jusqu'à épuisement. Il arrivait que certains plaisantins de nos amis fassent terminer le jeu en queue de poisson en rentrant chez eux sans nous avertir.*

*Le jonglage avec les pompons des pantoufles des grandes mères ou avec une touffe de morceaux de tissu légèrement imbibée d'eau et roulée par terre pour l'alourdir était un autre jeu d'hiver qui consistait à faire le maximum de coups de jonglage avec les pieds.*

*Les filles avaient, séparément, leurs propres jeux comme celui des perles qu'il fallait mélanger dans un petit tas de sable avant de le partager en tas égaux au nombre des joueuses. Les jeux de la marelle, des poupées en tissus et du saut à la corde étaient aussi très prisées par les petites filles. Mais ce sont aussi les jeux manuels dans lesquels sont utilisées la boue et les pierres qui attiraient le plus les enfants qui étaient, ainsi, proches de la terre, du sable et de l'argile.*

*Aussi simples et rudimentaires fussent-ils, ces jeux étaient ceux de la plupart des enfants « indigènes » de Geryville qui n'aspiraient pourtant qu' à vivre dans la quiétude dans un minimum de dignité et de respect du droit des enfants aux rêves.*

*Notre vie était réglée avec le rythme de l'école coranique. A chaque fois que chacun de nous achève l'apprentissage par cœur d'un Hizb (chapitre du Coran), il avait droit à une décoration spéciale de sa planche en bois sur laquelle il recopiait, quotidiennement, des versets coraniques. Il s'agissait d'encadrer la planche avec le dessin de deux colonnes verticales et une autre horizontale qui invoquaient la porte d'une mosquée. Le chef d'œuvre, couvert d'un tissu ou d'une serviette, est, par la suite, fièrement exhibé, aux membres de la famille ou aux voisins avec l'expression de : « Ammi honorez ma planche ». La récompense ne tardait, pas à venir, souvent une ou quelques pièces jaunes.*



*L'accomplissement de la totalité du Livre Saint constituait un évènement particulier et donnait droit à des réjouissances particulières notamment le sacrifice d'un mouton et l'invitation des membres de la famille et bien entendu le Taleb de la Mahadhra. Le nouveau promu accédera à la position de Guendouz, adjoint du Taleb. Il pouvait, aussi ouvrir sa propre Medersa ou rejoindre l'une des grandes Zaouïas comme celle d'El Hamel (Boussaâda) ou d'Adrar notamment où était enseignées les sources de la religion (oussoul eddine), le fikh, la grammaire arabe et la poésie des louanges du prophète (Burda).*

*De nombreux élèves de ces Zaouïas furent mobilisés, en qualité d'instructeurs « Moumarinine », durant les premières années de l'indépendance pour suppléer aux enseignants français qui avaient quitté, massivement et précipitamment, le pays.*

## *Chapitre 8 : La ville quadrillée*



Photo d illustration

*La ville était sous une surveillance étroite et tous les mouvements des personnes étaient sous contrôle. L'objectif était de couper les combattants du FLN de la population et rendre impossible leur infiltration en milieu urbain. La SAS - section administrative spécialisée - avait mis en place un système qui restreignait et contrôlait, à tout moment, la circulation des personnes. Chaque personne qui s'absentait de chez elle ou qui recevait une personne étrangère à la famille devait, impérativement la déclarer à la SAS. Elle fait un contrôle permanent et régulier des fiches de recensement familial accrochées à l'arrière de la porte intérieure. L'absence ou une nouvelle présence devrait être justifiée à l'occasion des contrôles inopinés de la police militaire.*

*Il ne se passait pas un jour sans que des actes de résistance ne soient perpétrés contre des intérêts coloniaux comme les convois militaires, les dépôts d'armes. Ces actions ciblaient les soldats et les supplétifs locaux de l'armée coloniale. Il était très rare que des actions visaient des personnes civiles européennes sauf si elles étaient directement et ouvertement impliquées dans des exactions ou violences contre les indigènes.*

*Un jour alors que notre quartier baignait dans une atmosphère calme et que les gens vaquaient à leurs occupations quotidiennes, une voix résonnait, soudainement, dans les hauts parleurs : « Autorités militaires communiquent, couvre-feu immédiat ! »*

*La ville, aussitôt, quadrillée par un nombre impressionnant de soldats, se vidait très rapidement. Les commerçants baissaient rideaux et la population se précipitait à regagner son domicile pour s'y terrer.*

*Quelques instants après, un lourd silence enveloppait la ville entrecoupé par bribes de voix de soldats qui donnaient des ordres pour se déployer dans les ruelles du quartier. Soudain, des coups de feu retentissaient de très loin suivis de répliques de crépitements d'armes automatiques.*

*Au fond de la pièce où nous avions l'habitude de passer notre temps et qui servait aussi de cuisine, ma mère et moi nous nous sommes blottis l'un à côté de l'autre avec une grosse couverture en laine sur le dos devant la cheminée où une buche se consumait en éclairant partiellement l'espace autour de nous.*

*Les bruits des armes de plus en plus assourdissants se faisaient entendre de manière très proche de chez nous où nous parvenaient maintenant, de manière très distincte, les ronflements des gros camions militaires et les claquements des godasses des soldats sur le pavé.*

*Cela se passait à quelques pas de notre demeure, chez les voisins de la rue adjacente. Leur maison est cernée par les militaires qui ont localisé un groupe de Moudjahidine (Combattants).*

*- « Dehors vous êtes cernés ! Vous n'avez aucune chance de vous en sortir. Rendez-vous c'est mieux pour vous et pour vos familles. » Cracha un officier français, avec un ton ferme et sec, dans son mégaphone à l'adresse des retranchés.*

*Quelques heures plus tard, une lourde déflagration secoua le quartier laissant échapper une forte odeur de poudre : la maison cernée a été plastifiée avec ses occupants à l'intérieur.*

*Le lendemain les habitants arrivaient à peine à réaliser ce qui venait de se passer dans leur quartier. Traumatisés, bouleversés ils priaient en silence et dans la dignité pour les martyrs morts, les armes dans les mains, pour la liberté de leur pays.*

**Chapitre 9:**  
***L'école se sera pour l'année prochaine, mon fils.***



*Ecole des garçons – Geryville, 1959.*

*Je me souviens, comme si c'était hier, de cette belle matinée d'automne à Lagraba. Le ciel était partiellement voilé mais le temps était doux et la brise légère. Le sol un peu boueux semblait respirer après avoir reçu, la veille, les premières gouttelettes de pluies.*

*Les arbres qui bordaient la route principale de notre quartier avaient retrouvé la couleur verdâtre de leurs feuillages épais et le brun de leurs troncs après avoir subi, pendant tout l'été, la fine couche de poussière. Les humbles masures construites en adobe « toub », serrées les unes contre les autres, s'alignaient de part et d'autres de cette rue qui ne menait, en fin de compte, pas très loin car elle se terminait, brusquement, par une petite bâtisse en dur qui abritait l'annexe de l'école primaire composée de quatre classes.*

*La main accrochée à celle d'Ammi Ahmed, un fidèle ami de mon père, nous nous dirigeâmes vers l'école. Un sentiment confus et paradoxal m'animait à savoir le plaisir d'aller à l'école et le regret que mon père ne soit pas là pour m'y accompagner ; ce dernier aurait été bien heureux d'être avec moi mais, hélas, il se trouvait, encore une fois, emprisonné depuis plusieurs jours pour soupçon d'activisme et de soutien au FLN.*

- « Naceur, ne t'inquiète pas trop, ton père ne va tarder à rentrer à la maison, me dit si Ahmed comme s'il venait de lire mes pensées.

- « Ah ! Et ça sera quand ? À ton avis ? Demain ? » Lui demande-je, instantanément.

- *Bientôt, Inchallah !*

*A notre arrivée, le directeur de l'établissement avait déjà commencé l'appel des nouveaux inscrits avec son fort accent français au point de déformer certains noms ce qui faisait pouffer de rire certains élèves. Il était pétillant de santé ; son visage était clair et joufflu barré d'une fine moustache à l'anglaise. Puis soudain, il arrêta l'appel et plia la feuille soigneusement en quatre et dirigea son regard vers un groupe de parents en annonçant :*

- « Pour le reste des enfants que je n'ai pas appelés, je vais décider au cas par cas. Compris ? Allez approchez vous ! »

*Un petit brouhaha se fit entendre, aussitôt, au sein du groupe agglutiné devant le portail que le directeur arrêta brutalement :*

- « Silence ! » vociféra t-il d'une voix autoritaire au point où ses yeux bleus s'enflammèrent et ses grosses joues devinrent rouges.

*Je ne savais pas pourquoi je devais encore attendre avant de franchir le portail de l'école et commençait à m'impatienter quand Si Ahmed qui avait suivi avec attention le Directeur dans tous ses gestes, lui tendit le livret de famille. Ce dernier y jeta un coup d'œil furtif puis prononça la sentence tant redoutée : ce sera pour l'année prochaine ! Au suivant !*

*Mon sort était donc scellé de manière expéditive. Apitoyé Ammi Ahmed se mit à mon niveau en me fixant des yeux pleins de désolation et me dit :*

*- « Allah Ghaleb mon fils, ce sera Inchallah pour l'année prochaine si Dieu nous prête vie d'ici là et puis je suis certain que ton papa va être avec toi le jour de ta première rentrée. Alors, pour le moment tu continueras à aller à la « Mahedhra » (école coranique) chez si Mohamed le Taleb.*

*La tête basse, pour éviter son regard et pour masquer mes larmes, je répondis par un long silence qu'Ammi Ahmed avait, certainement, bien compris mais il ne trouva pas de mots pour me consoler davantage.*

*Une sonnerie stridente retentit pour annoncer le début de la nouvelle rentrée des classes. Le rêve que je caressais, depuis quelques temps, de porter un cartable, de tremper une plume dans un encrier, écrire sur les lignes d'un cahier ou gribouiller avec un bout de craie sur une ardoise avec un cadre en bois, vient de s'évanouir brutalement.*

*Je tentais de jeter un œil, le dernier, sur la cour où les élèves étaient alignés en rangées tenant leurs cartables de leurs mains gauches et tendant leurs bras droits sur les épaules de leur camarades de devant mais le portail de l'école se referma, comme les rideaux d'une scène de théâtre, devant mes yeux larmoyants.*

*A mon retour, je fus accueilli par ma mère qui, dès qu'elle m'aperçut, comprit, aussitôt, ma déception et pour me consoler elle me prit dans ses bras et me dit :*

*- « Je compati avec toi, mon fils. Je comprends que ton père te manque et je sais bien que tu es déçu de ne pouvoir aller à l'école. C'est rien, car on ne peut avoir que ce que dieu nous prescrit. Regarde, moi, je n'ai jamais eu le temps d'apprécier la tendresse de mon père qui a quitté cette vie très jeune. L'école, je n'en ai même pas rêvé ; en plus, je n'ai pas eu la chance d'aller chez le Taleb. »*

*Orpheline de père, dès son jeune âge, ma mère était la septième d'une fratrie de dix enfants dont un seul frère le cadet de sa famille. Elle a été élevée, des l'âge de douze ans, par son oncle*

*maternel, Cadi chargé d'appliquer le droit musulman notamment en ce qui concerne le statut personnel des indigènes. Jusqu'à son union avec mon père, peu de temps avant le début de la guerre de libération de novembre 1954, elle avait vécu sa tendre enfance chez son oncle où elle a été initiée, précocement, aux tâches ménagères et corvées que les épouses successives de son oncle rechignaient à accomplir.*

*Et bien qu'ayant vécu au cœur de Géryville « utile et moderne », elle n'avait pas eu la chance d'accéder à l'instruction chose quelle a ruminé, avec amertume, durant toute sa vie. Ma mère qui était venue droit de sa campagne à Leghen – lieu-dit près d'El-Bayadh était, tout de même, heureuse d'avoir échappé à une vie misérable et se considérait comme la privilégiée de ses sœurs même si elle savait que les corvées domestiques nombreuses, éreintantes, pouvaient accaparer tout son quotidien.*

*Grâce à la force de son caractère, ma mère a, toujours, su faire face aux difficultés de la vie et à assumer, pleinement, son rôle de femme confinée au foyer dans une société conservatrice où la femme n'avait pas droit au chapitre car sa mission essentielle résidait dans l'exécution des tâches ménagères, dans l'éducation des enfants et dans la tenue convenable de son chez elle au grand bonheur de son mari.*

*Les rares fois où une épouse devait quitter la maison, elle devait s'assurer de l'autorisation expresse et préalable de son mari. Ces occasions peuvent être citées sur les doigts d'une main comme aller au bain maure, visiter le cimetière, présenter les vœux de l'aïd à la proche famille. Même les accouchements se faisaient à la maison avec l'assistance d'une vieille femme dans des conditions parfois dramatiques.*

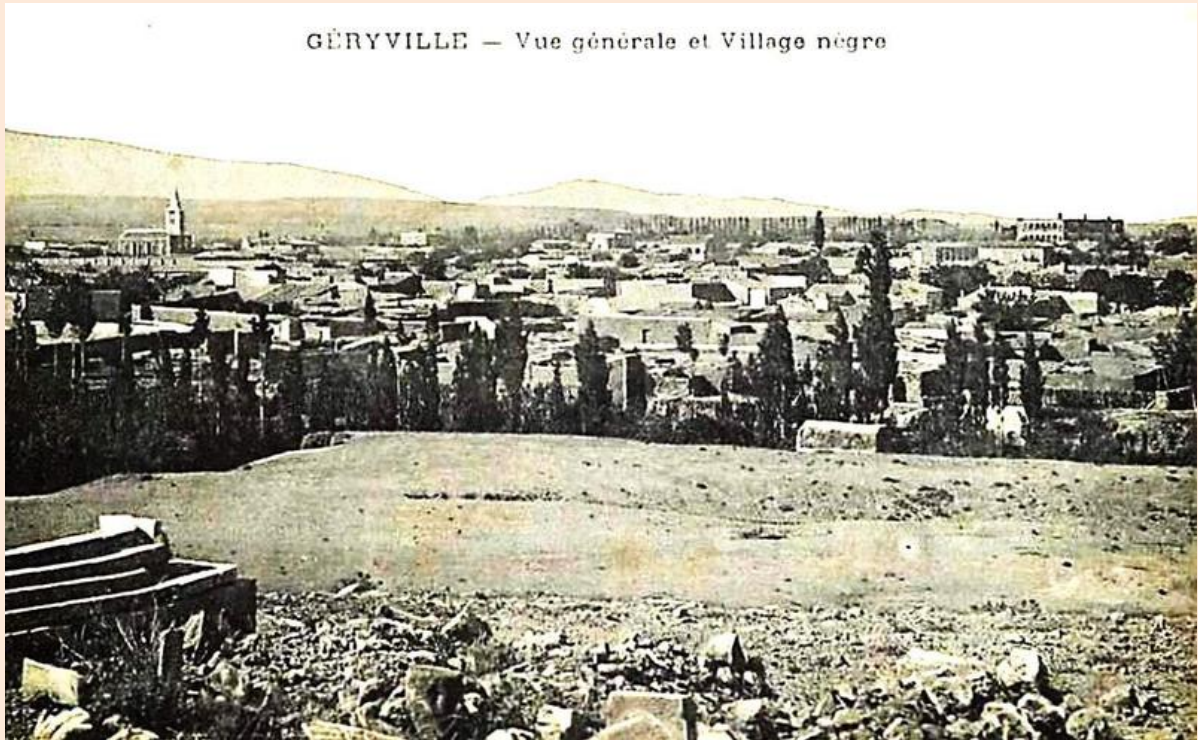
*Comme pour me faire oublier mes soucis, ma mère m'annonça qu'elle avait décidé de me tisser un burnous blanc et me demanda de l'aider à faire les préparatifs pour dresser le métier à tisser.*

*- « Tu vois, me dit-elle cette belle laine c'est pour faire ton burnous. Je l'ai préparée depuis l'année passée et maintenant que tu as grandi, tu pourras te parer avec, le jour de l'Aïd.*



- « Je t'aiderais maman et promet moi que tu vas, aussi, préparer les gâteaux pour mon père que tu mettras dans le couffin du prisonnier.

**Chapitre 10 :**  
***Le quartier Lagraba sans masque sans fard***



*Ammi Ahmed et moi rebroussâmes chemin, en silence. En abordant la rue principale de Lagraba nous aperçûmes une nuée d'enfants, agglutinés autour d'une fontaine publique, tenant qui un bidon rouillé, qui une marmite cabossée pour s'approvisionner en eau potable. Dans leur bousculade, ils s'adonnaient à un jeu de coude à coude pour accéder au liquide précieux. Je ne m'empêchais pas, alors de me demander au fond de moi-même pourquoi ces enfants n'étaient pas à l'école ? Pourtant ils sont bien plus âgés que moi et j'ai compris, rapidement que l'école n'était pas pour tout le monde.*

*La plupart de ces enfants étaient pieds nus ou mal chaussés. Ils étaient presque en guenilles. Les vêtements qu'ils portaient étaient rapiécés à plus d'un endroit ce qui renseignait visiblement de l'extrême pauvreté qu'ils subissaient. Les filles avaient de longues nattes tressées et entourées de bandes en tissu jaunes et*

*rouges et certaines portaient des foulards multicolores noués autour de la tête.*

*Les garçons avaient les crânes rasés et certains d'entre eux avaient de petites touffes de cheveux juste sur l'avant de la tête (gouttaya). Dans l'imaginaire populaire il n'était pas recommandé de raser tout le crane d'un enfant. En effet, laisser une petite touffe pouvait apporter du bonheur*

*Les conditions difficiles de vie qu'enduraient les populations indigènes avaient favorisé la prolifération de nombreuses pathologies comme la teigne, irritation dermique pour laquelle le seul remède accessible était l'huile de cade « Guetrane » liquide noirâtre recueilli de la combustion lente du bois de genévrier. Le trachome, une infection oculaire très répandue à laquelle personne ne pouvait échapper, particulièrement, les enfants, était répandu surtout pendant la période des grandes chaleurs.*

*Pour prémunir leurs enfants de ces infections oculaires, certains parents leur faisaient porter, autour du cou, un fil de laine rouge dans lequel le Taleb faisait sept nœuds tout en psalmodiant des versets de Coran. Faut-il le croire ou pas mais la recette miraculeuse était efficace à tous les coups. D'autres allaient, tôt le matin, à la source El Mahboula pour ouvrir les yeux aux creux de leurs mains pleins d'eau. La guérison était garantie au regard des vertus curatives de cette eau de source.*

*A l'angle de la rue, un homme âgé, aveugle, était assis au pied du mur d'une maison en ruine. Il tendait sa main en sollicitant les âmes charitables pour lui offrir du pain pour ses enfants. Il tenait autour de sa poitrine un sac en tissu qu'il prédestinait à recueillir les offrandes. Ses appels, d'une voix saccadée, se répétaient en litanie mais personne ne semblait y prêter attention.*

*Les modestes échoppes du quartier, aux étalages presque vides, commençaient à enregistrer une timide activité. Quelques clients peu pressés, regardaient les sacs en jute disposés devant les comptoirs contenant des produits du terroir comme les dattes, le lait caillé séché « klila », la semoule d'orge, le blé concassé, des piments rouges et diverses épices et herbes.*

*Une vieille femme marchandait avec le propriétaire de la boutique pour troquer quelques œufs de ferme en provenance de son élevage domestique de trois ou quatre poules contre un peu de thé, du café ou d'huile quand un enfant surgit tenant un petit carnet dans les mains .*

*- « Si hamza, « darna » (ma mère) a besoin d'un morceau de savon, des bougies et une boîte de henné. Voici le carnet »*

*- « Tu ne pouvais pas prendre un peu plus de soin du carnet ? » demanda l'épicier en notant avec un bout de crayon le montant des achats sur son registre avant de les reporter sur le carnet du client.*

*Un homme d'un âge mur attendit que tout le monde soit servi pour s'adresser à l'épicier, à voix basse et avec une grande timidité:*

*- « Ya si Hamza, je suis très gêné de te solliciter de nouveau. Je suis sans travail comme tu le sais et je n'arrive pas à joindre les deux bouts. Si tu peux être compréhensif pour me donner quelques denrées et je te paierais dès que le bon Dieu le voudra. »*

*- « Mais c'est ce que tu m'as déjà dit, ya Lakhdar, il y a un mois. Qu'à cela ne tienne, je vais recevoir, demain, ma part de la récolte de blé. Ce n'est pas fameux, tu le sais, avec la sécheresse mais je te dépanne avec un demi-quintal de blé ce qui te permettra d'assurer à tes enfants le couscous et le pain. »*

*Poursuivant avec si Ahmed la traversée de l'artère principale de Lagraba, notre attention fut subitement attirée par la voix du propriétaire d'une charrette qui vantait la qualité et la fraîcheur de ses navets et grosses citrouilles. L'attelage était accroché à une bête de somme anémique, visiblement mal nourrie au regard de ses côtes apparentes et qui arrivait difficilement à se tenir debout sur ses pattes sous le poids de sa cargaison qui pourtant n'était pas très énorme.*

*Sur le trottoir d'en face, un vieillard veillait sur quelques bottes d'herbes comestibles diverses cueillies au piémont des montagnes particulièrement prisées par les familles modestes pour leurs prix comme « el guiz » au goût de réglisse, « kreine jdey » dont la saveur rappelle celle des artichauts ou comme « el khobeiz » et « le jerjir » bouillis dans l'eau, essorés puis beurrés faisaient le bonheur du palais et de l'estomac.*

*Pour casser sa longue attente d'un hypothétique client à cette heure de la journée, le vieillard prenait le soin de prendre tout son temps pour rouler une cigarette. Il tirait, d'une corne d'un bouc, les touffes enchevêtrées de tabac qu'il étalait soigneusement avec ses mains tremblotantes sur une petite feuille de papier très fin qu'il tient avec les pouces et les index des deux mains pour ensuite enrrouler sa cigarette qu'il jointe, adroitement avec la salive de sa langue.*

*La cigarette entre les lèvres, le vieillard l'allume pour ensuite aspirer sur son bout avec délectation avant de faire sortir de sa bouche édentée un grand nuage suivi aussitôt de deux colonnes de fumée qu'il fait expirer de ses narines. Un moment de grand plaisir pour le vieux qui avait fait toutes les guerres pour revenir vivant, dieu merci, à sa case de départ de vendeurs d'herbes fraîches.*

*Il suffisait qu'une personne qui le connaissait le titille par un mot évoquant son passé pour que le vieillard commençait à narrer, avec des versions jamais les mêmes, les détails des aventures qu'il avait vécues pendant sa mobilisation durant la première guerre mondiale. A Verdun, il était aux premières lignes du front.*

*Il parlait avec passion de la misère des tranchées, du froid, de la peur et des horreurs de la guerre. Il avait reçu, un jour, l'éclat d'une bombe qui lui avait arraché une partie du crâne ce qui lui avait valu un transfert à l'arrière du front et le bénéfice d'une hospitalisation suivie d'une longue convalescence avant sa démobilisation.*

*La rue principale de « lagraba » exposait, sans masque, à l'œil nu, les difficultés de la population indigène dont elle en était une expression vivace.*

*A quelques encablures du quartier et juste après les bâtiments rouges c'était, déjà, la campagne, les étendues paraissent sans fin où l'horizon n'est plus une ligne mais plutôt une voute céleste qui s'offre à votre champ de vision. Cette dimension particulière de grandeur n'est pas sans faire naître chez le spectateur une sensation de liberté et aussi un sentiment d'humilité devant la relativité de l'être humain en face à la force et la béatitude du Bon Dieu.*

*Les couleurs et les senteurs ne laissent personne indifférent. L'ocre des pierrailles et de la terre contraste, allégrement, avec le vert de l'alfa et des végétations qui parsèment un sol semi aride. Les senteurs de l'armoise s'entremêlent avec celle du thym pour laisser s'étioler un léger parfum qui vous emporte dans un rêve que ne peuvent interrompre que les croisements d'une volée d'oiseaux de passage ou le bruissement d'un varan en déplacement. Il n'est pas rare d'entrevoir un troupeau de moutons perdu dans la steppe et trainant derrière lui un nuage de poussière.*

*Les chiens de garde dont les aboiements se font entendre de loin assurent la garde des bêtes qui broutent tranquillement et méthodiquement une végétation, certes, pas très abondante mais pleine d'aromes qui donnent une saveur particulière à la viande très peu grasse du mouton de la région.*

## **Chapitre 11 :** **Le souk hebdomadaire du Jeudi.**



*La veille du jour de marché hebdomadaire était l'occasion pour l'exhibition de toutes les curiosités. Les charmeurs de serpents et les magiciens se disputaient l'audience aux conteurs des épopées de Seyed Ali qui, chevauchant son cheval, coupaient les têtes des infidèles. Les arracheurs de dents et les guérisseurs des maux divers ne chômaient pas devant la catastrophe des fléaux et maladies qui rongeaient la société.*

*C'était un moment de détente que je ne pouvais rater pour quelque raison que se soit. Les « gouels » se donnaient un plaisir à raconter les aventures d'un justicier qui traversait les contrées lointaines pour dénoncer les méfaits de certaines sociétés qui n'épargnaient pas leurs franges vulnérables.*

*Je me rappelle d'un « meddah » (raconteur d'histoires) qui, avec une grande éloquence et une maîtrise impeccable de l'art du suspense, narrait l'histoire d'un crâne humain dont il voulait retracer l'itinéraire en le questionnant sur son origine et des circonstances de sa mort. Ses questions étaient entrecoupées de brefs intermèdes musicaux joués avec son violon traditionnel « rebab » qui laissait échapper un son qui s'apparentait plus à un cri aigu de*

*douleur qu'un air musical. Il avait cette faculté de savoir arrêter sa narration au moment même où il sentait avoir captivé l'attention de son auditoire pour le solliciter de donner une obole avant de continuer de raconter la suite de l'histoire ; il tendait, pour cela, son chapeau de paille aux spectateurs assis en cercle. Il arrivait qu'une personne attentionnée délivre l'assistance d'une attente trop longue en prenant sur son compte de donner au « Meddah » une offrande conséquente qui obligeait ce dernier à s'exécuter, aussitôt, à dévoiler le reste de l'histoire.*

*Les jeux du hasard n'étaient pas en reste. Chacun voulait mettre fin à une situation de détresse en empochant le gros lot qui pourrait mettre fin à sa misère. Les appâts ne manquaient pas pour appauvrir davantage les pauvres.*

*La grande tombola qui dominait la place attirait les gens de tout bord qui dans une atmosphère fébrile achetaient les tickets au prix fort pour lier leur sort aux résultats d'une roulotte qui marquera les chiffres gagnants ou rapprochant. Les hauts parleurs de la tombola résonnaient dans tous les coins de la ville semblaient appeler les derniers hésitants à aller acheter les derniers billets avant que la grande roue ne fasse entendre ses crépitements pour arrêter le numéro gagnant.*

*Le jour de marché, aux abords immédiats du Souk hebdomadaire fréquenté par les indigènes, la ville connaissait une atmosphère toute particulière. Tôt le matin, la placette est envahie par des marchands qui exposent, à même le sol, des objets hétéroclites. A l'entrée, la production artisanale locale occupait une bonne place.*

*Des hommes, étaient accroupis près de leurs tapis rouges et noirs de Djebel Ammour, communément appelés « frach », déployés non sans grande fierté. Acheter ou vendre un tapis n'était pas un acte anodin. Bien plus qu'un objet de décoration ou une pièce de literie, le tapis local était une véritable monnaie d'échange économique et de thésaurisation. On ne se séparait de ses tapis que pour assurer sa propre subsistance et celle de sa famille où pour faire face à des situations de dépenses urgentes. Les familles aisées ne lésinaient pas à investir dans l'acquisition de tapis pour prévenir les moments difficiles.*

*« Les burnous » blancs et les « heddounes » de couleur ocre, capes en laine, véritables paravent contre le froid de la région, étaient de qualités variées en fonction du soin apporté à la sélection de la laine et de la qualité du tissage. Le métier revenait principalement aux nombreuses veuves ou femmes seules qui, pour vivre dignement et élever des orphelins, devaient trimer très dur avant de pouvoir mettre à la vente le produit final.*

*Plus au centre de la placette, les vendeurs de légumes s'activaient à écouler leurs produits provenant des potagers des alentours de la ville, avant que la température ne s'élève. Pas loin, un marchand vantait la qualité de ses dattes séchées ramenées de Gourara et un autre celle de la menthe séchée de Ghassoul et les piments rouge de Brezina. A l'autre côté, un vieil homme, accoudé au mur de l'enceinte du souk, regardait en silence les clients qui soupesaient avec leurs mains les blocs de sel gemme de Krekda. Il ne montrait aucune résistance dans le marchandage dans lequel voulaient l'impliquer certains clients et acceptait, aussitôt, très facilement les derniers prix qu'ils lui proposaient. L'important était de tout finir et repartir avec des denrées alimentaires en attendant de revenir la semaine prochaine avec une nouvelle cargaison de sel. Le produit était destiné à l'usage domestique et aussi pour équilibrer l'alimentation du cheptel ovin.*

*Mais c'est la partie du Souk réservée à la friperie qui attirait le plus de clients qui, têtes baissées, fouillaient, frénétiquement, dans les tas entreposés les uns à côté des autres. A l'autre bout du souk, étaient exposés des objets de poteries surtout des « tajines », modelés à la main, fabriqués à base de terre cuite et destinés à la cuisson du pain. Des bottes d'alfa et de petits tas de foin destinées à l'alimentation des bêtes de somme limitaient l'extrémité du marché.*

*Le jour de marché est aussi celui des artisans et des métiers. Les maréchaux ferrants étaient les plus sollicités pour changer les fers des chevaux dont ils nivelait d'abord les sabots à l'aide d'une lame avant de clouer dessus des fers retravaillés dans un four de braise. Le marteau à la main frappant en cadence sur l'enclume, le maréchal ferrant fabriquait et réparait tous les outillages nécessaires aux travaux des champs.*

*Les barbiers pouvaient, à cette époque, aussi bien raser les crânes et tailler les moustaches et barbes de leurs clients mais aussi procéder à la « Hjama » qui consistait à extraire, avec des*



*ventouses, du sang dans certaines parties du corps particulièrement derrière la nuque. Cette pratique viserait à soulager le sang humain de certaines toxines.*

*Les cordonniers raccommodaient les chaussures et travaillaient le cuir. Assis sur un tabouret de fortune, tenant entre ses deux jambes la chaussure à réparer, le cordonnier extrayait de sa bouche de petits clous qu'il pointait sur la semelle avant des les enfoncer avec son petit marteau.*

*Dans ce monde où régnait un semblant de quiétude et où chacun était absorbé par la quotidienneté, le calme n'était, en réalité, qu'une apparence. C'est dans cet espace que le FLN déployait son action de sensibilisation et de mobilisation de la population entièrement acquise à la cause nationale. Le terrain était très propice pour la collecte des fonds, l'organisation des réseaux de soutien et aussi de recrutement de fidais et de djounouds.*

## **Chapitre 12 :** **La grenade au stade**



*Le terrain de football situé au « Djenane », Bois de Boulogne à l'époque, non loin de l'hôpital, était, cet après-midi de dimanche, bondé de monde; le match qui s'y déroulait suscitait l'excitation des spectateurs, debout tout autour du terrain et qui réagissaient, à l'unisson, aux phases de jeu. Soudain, la déflagration assourdissante d'une grenade se fit entendre suivie de cris de détresse qui fusaient de partout. Il s'agissait d'un attentat ! Une panique indescriptible se fit suivre. Tout le monde courait dans tous les sens. Les sirènes d'alarme se mirent toutes à résonner pour annoncer l'état d'alerte*

*Les soldats, stationnés devant hammam Souayah, barricadèrent, immédiatement, le pont menant vers Lagraba. Peu de temps après, de grands renforts provenaient de toutes parts. Des parachutistes, redoutés pour leur brutalité, commençaient à débarquer des camions militaires et à se positionner dans les points et accès stratégiques de la ville.*

*En un laps de temps, la ville était tenaillée par des postes de contrôle qui commençaient à procéder au tri, méthodique, de la population ; les femmes et les enfants étaient encerclés juste à l'entrée de Lagraba.*

*Agenouillés, mains sur la tête, les hommes étaient, systématiquement, parqués dans un carré et soumis à une fouille*

*minutieuse, sans ménagement, accompagnée d'insultes, de vexations, de gifles, de coups de crosse et de pieds ; les soldats, enragés, ne lésinaient sur aucun moyen pour humilier les détenus.*

- « Vous êtes tous des fellagas ! » vociférait un soldat.
- « Vous allez tous vous mettre torses nus ! » ordonna un autre.
- « Et puis, certains d'entre vous auront le plaisir de visiter le Hammam. »

*Ce hammam ainsi que ceux de Bergame et des Ouled Djedid étaient réquisitionnés pour ne pas dire squattés par les forces militaires coloniales pour servir de poste de commandement des unités spéciales notamment celles, sinistrement, connues pour la pratique de la torture. En effet, toute personne suspectée de militantisme, de soutien ou de sympathie avec le FLN était soumise aux atrocités et sévices physiques et moraux de la torture inhumaine avec de l'eau dans la baignoire et l'électricité de la gégène.*

*Plusieurs années après l'indépendance, mon père comme nombreux de ses compagnons de la résistance, avait continué à traîner les séquelles de la torture pratiquée par les agents du 2<sup>ème</sup> bureau. Des corps de dizaines d'autres victimes de cette répression avaient, malheureusement, succombé lors de ces séances d'interrogatoires. Des ossements humains avaient été retrouvés, plus tard, dans des fosses communes.*

*Ce n'est que plusieurs heures après que l'ordre fut donné de laisser partir les femmes et les enfants retenus, debout, à l'entrée du pont de Lagraba. La foule s'ébranla dans un brouhaha indescriptible de cris et de pleurs d'enfants. C'était le sauve qui peut ! En un laps de temps la foule se dispersa dans les étroites ruelles du quartier.*

*Sans même que le couvre-feu ne soit décrété, la population s'était déjà terrée chez elle comme par réflexe de survie. La circulation des personnes s'est arrêtée subitement. Un long silence enveloppa alors la ville qui plongea dans une atmosphère de peur et de désarroi. Des voix de soldats se font entendre de loin entrecoupées, de temps en temps, de cris de douleur et de souffrance d'hommes qui subissaient, visiblement, des actes de torture et de sévices corporels.*

*La réaction des parachutistes à cet attentat, violente était attendue et redoutée par la population qui savait pertinemment qu'elle allait en payer les frais Elle se rappelle qu'elle a été soumise aux pires des exactions physiques et morales à la suite de l'exécution du maire de la ville, en septembre 1960. La pratique de la torture par l'armée française était un sujet tabou et n'étaient que, timidement, décriée par les soldats*

*appelés et d'active qui redoutaient que leurs témoignages ne leur attireraient des ennuis. De nombreux hommes de culture, journalistes et humanistes français avaient, vainement, tenté, de l'intérieur même, du système décrier ces exactions.*

### **Chapitre 13 :** **Le retour du couffin du prisonnier**



*Mon père qui n'avait été ni jugé ni condamné continuait à croupir dans les geôles coloniales jusqu'au jour où ma tante et ma mère ont été avisées que l'on ne pouvait plus le voir jusqu'à nouvel ordre. Le couffin qui devait lui être remis a été, sans explication, refusé et retourné, intact, avec un lot de ses vêtements. Glacées par cette information, elles avaient perdu le courage de faire un quelconque commentaire. Toutes les éventualités étaient imaginables les pires surtout.*

*- « Je crois que le mauvais rêve que j'ai fait l'autre soir va, probablement, se réaliser rompit le silence ma tante avant de continuer : « je vais faire sortir un « maarouf » (une offrande aux pauvres) pour conjurer le mauvais sort et éloigner le malheur qui risque de s'abattre sur mon frère ».*

*- « Que Dieu nous préserve ! Je suis persuadée qu'il est toujours vivant mais il doit être gravement malade ou mis dans le cachot. » Lui rétorqua ma mère.*

*Durant tout le trajet de la caserne à la maison, elles n'ont pas cessé d'évoquer des hypothèses et leurs contraires mais un doute persistant les envahissait et elles commencèrent à pleurer tout en implorant le bon Dieu pour préserver mon père. Cette situation me rendit extrêmement inquiet et nerveux et je*

*commençais à réaliser qu'un malheur est en train de planer sur notre toit.*

*Je n'arrivais pas à me concentrer et me mettais à tourner en rond, par ennui, tantôt je rentrais dans le métier à tisser en enjambant la poutre de base, tantôt je passais très près du « Kanoun » pétillant de braise rouge avec un risque évident de me brûler. Agacée par cette agitation, ma mère ne cessait pas de m'ordonner de sortir dans la cour. Sa patience prit fin lorsque je passais en courant sur les galettes de pain mises au chaud sous un tissu en laine avant d'être cuites.*

*- « Quelle catastrophe ! Mais où est ta tête ? » S'écria-t-elle, contrariée. « Tu restes tranquille et puis viens voir, nous allons ouvrir le couffin de ton père. »*

*La tension monta à son apogée lorsqu'elle se mit à examiner les vêtements de mon père pleins de taches de sang. Les pleurs devinrent audibles. Une atmosphère de désespoir et d'amertume régna dans la maison.*

*Il faisait presque nuit quand une vieilledame poussa la porte de notre demeure et demanda à rencontrer ma mère.*

*- « Bonsoir et que Dieu vous aide, dit la femme avant d'aller enlacer ma mère sans même se débarrasser de son voile.*

*Sans lui répondre ma mère la serra fort et ne put s'empêcher de laisser apparaître des larmes sur ses joues en essayant de les dissimuler.*

*- « Bienvenue, comment va ton mari Si Abdallah ? Je suis heureuse pour toi et pour les enfants qu'il ait été libéré sain et sauf.*

*- « Dieu merci. Mais je ne te dis pas il est très fatigué. Il n'arrive pas à dormir une heure sans se réveiller en sursaut et souvent en criant. Mais ma sœur je suis venue t'annoncer la bonne nouvelle : Friquesse est toujours en vie ! Mon mari Abdallah l'a entrevu juste avant sa libération. Chtttt !!!... Surtout n'en parle à personne ! »*

*- « Très bonne nouvelle que Dieu te préserve. On a cru au pire au vu de ses vêtements ensanglantés.*

- « *Il paraît qu'il avait subi des épreuves de torture très pénibles auxquelles il a survécu, miraculeusement, grâce à Dieu. Il semble, selon certaines informations, qu'il soit, en ce moment, en quarantaine dans une cellule individuelle.*

- « *L'essentiel est qu'il soit en vie. Qui aura pensé qu'il respirait encore. Dieu est grand !*

- « *Ma sœur je dois absolument rentrer. Il fait nuit et Si Abdallah pourrait avoir besoin de moi. Bonne nuit.*

- « *Bonne nuit !*

## **Chapitre 14 :**

### ***Des nouvelles de prison, de mon père.***

*Nous étions, ma mère et moi, en train de secouer et plier les tapis après les avoir étendu au soleil pendant toute la journée quand on frappa à la porte de notre maison.*

*- « Qui pouvait bien venir nous rendre visite ? Va voir qui c'est ! m'ordonna ma mère.*

*J'accouru, tel un éclair, vers la porte et sans l'ouvrir je demandai :*

*- « Qui êtes-vous ?*

*- « Je viens de pas de loin et je vous rapporte un message de ton père » me répondit l'homme.*

*Je ne m'attendais, vraiment, pas à recevoir des nouvelles de mon père surtout que nous n'avions plus, depuis plus d'un mois, le droit de lui rendre visite et qu'on ne pouvait même pas lui faire parvenir le panier de nourriture qui, à chaque fois, nous est retourné avec la mention en rouge « Refusé » sur le carton cousu sur le couffin et portant son nom .*

*J'ai, aussitôt, ouvert la porte pour me trouver en face d'un homme, humblement vêtu, mais dont le visage jovial laissait transparaître la bonté et l'honnêteté.*

*- « Je suis Djilali, de la tribu de Ahl Stitten et j'étais libéré de prison, ce matin même. J'ai partagé avec Friquesse la même salle après qu'il ait été soumis à plus de deux semaines de cachot. Pour ne pas vous mentir, il est, certes, un peu affaibli et maigrichon mais il est bien vivant. Il vous transmet le bonjour et vous annonce qu'il est sur la liste des libérables.*

*Derrière la porte, ma mère qui a suivi les propos du messager leva les deux mains vers le ciel et commença à faire des louanges*

*au seigneur et me demanda de remercier l'annonceur de la bonne nouvelle.*

*Une lueur d'espoir régna sur notre demeure empreinte d'incertitude et d'inquiétude. Sera-t-il réellement libéré ? Quand ? Quels sont les jours de libération ? Toute une foultitude de questions pour lesquelles il n y a pas, malheureusement, de réponse. Il fallait de la patience beaucoup de patience.*

*Aussitôt informée, ma tante entama le recouplement d'informations auprès des familles des prisonniers libérés qui lui ont confirmés les propos de Djillali. Elle apprit que les sorties de prison se font les fins de semaines à l'heure habituelle des visites.*

*Une semaine après, le vendredi, nous nous rendîmes, ma tante, ma mère et moi à la caserne centrale et nous nous fondîmes dans la foule compacte qui s'est formée, à quelques mètres du portail central du casernement, en attendant de voir sortir les prisonniers.*

*Ce n'est que vers trois heures que commençait la libération des détenus. Ces derniers sortaient en petits groupes et allaient à la rencontre de leurs parents. Le moment était fort en émotion. Le temps était aux embrassades, aux accolades et aux cris de joie de retrouver qui un père, qui un fils, qui un oncle.*

*Et soudain, plus aucun prisonnier ne sorti de la caserne. Mon père va-t-il être libéré ou non ? Le doute et l'inquiétude commencèrent à s'installer dans nos esprits. Ma mère et ma tante n'avaient pas cessé d'implorer Dieu et Sidi Bélaïd, le Saint de la tribu des Houarine.*

*Après avoir fait l'appel pour les visites des prisonniers, le soldat de service nous ordonna de quitter les lieux en nous faisant un geste menaçant avec son fusil. Le portail de la caserne se referma aussitôt.*

*Les nouvelles rapportées par certains libérés ne sont pas rassurantes qui confirment que mon père a été remis en isolement à la demande du 2<sup>ème</sup> Bureau pour l'affaire des armes dans laquelle*



*il avait été cité. Le désespoir se réinstalla de nouveau au sein de la famille.*

*Sans nous lasser nous reprîmes, la semaine suivante, le chemin de la caserne et voilà qu'un premier groupe de libérés sortit de la petite porte. Et quelle fut notre grande joie quand mon père apparut avec deux personnes qui l'aidaient à se tenir à peine debout. Il marchait péniblement mais il nous recherchait de loin de ses yeux.*

*Il était physiquement exténué, affaibli mais heureux de retrouver la liberté après plus de six mois d'incarcération.*

*A notre arrivée, la maison était bondée des membres de la famille et des voisins venus s'enquérir de l'état de santé de mon père et des conditions de son emprisonnement et fêter l'évènement. La maison n'avait pas désempli jusqu'à l'heure du couvre-feu où tout le monde devait rejoindre son domicile. Mon père était fatigué par l'émotion de sa libération et par la présence de toute cette foule de visiteurs et surtout de leur répéter, inlassablement, les conditions de sa détention.*

**Chapitre 15 :**  
**La manifestation du 19 mars 1962.**



Photo authentique de la manifestation

*Contrairement aux habitudes, tôt ce jour, mon père demanda à ma mère de s'assurer que le déjeuner soit servi aux invités vers onze heures et demi. Il avait l'air d'être, particulièrement, excité et nerveux. Le groupe de moudjahidine attendu en ville pour préparer le déclenchement d'un important événement dans le quartier surgit dans la boutique de mon père. Après avoir jeté un œil furtif, ce dernier baissa, aussitôt, rideau et les accompagna chez nous en s'isolant avec eux dans la pièce des invités. La discussion ne fut pas très longue et après avoir pris de manière expéditive un repas léger et avalé, debout, des verres de thé, les invités serrèrent la main de mon père avant de s'éclipser vers la rue qui mène vers l'oued.*

*- « Aujourd'hui c'est le 19 mars c'est à midi que rentre en vigueur l'armistice, c'est l'heure de le retirer ! Annonça mon père à l'endroit de ma mère, l'ordre a été donné ! Vas-y !*

*- « Dieu protégez- nous ! Prie t- elle.*

*Elle se dirigea vers un placard mural et fouilla derrière une rangée de bouteilles pleines de jus de tomates, grossièrement fermées avec du plâtre, puis retira une boîte métallique blanche légèrement entamée par la rouille qu'elle ouvrit et d'où elle extrait, de manière minutieuse, un morceau de tissu qu'elle déploya sous*

*notre regard. Il était composé de deux parties égales cousues l'une en vert et l'autre en blanc barré, au pinceau avec de la peinture rouge, au milieu, d'un croissant et d'une étoile de cinq branches. C'était le drapeau algérien et il va, dans quelques moments, être brandi, au cours de la manifestation pacifique, à laquelle a appelé le FLN .*

*Le quartier Lagraba qui couvait la gronde depuis quelques temps, allait vivre ce midi un événement historique. L'organisation était parfaite et la mobilisation à son comble. Tout était parti du haut quartier lorsqu'un petit attroupement se forma spontanément avant qu'un jeune déboutonna sa chemise et brandit de son torse un drapeau algérien en criant : « Tahya el Jazair ! Vive l'Algérie ! »*

*Le groupe de jeunes répondit en cœur : « Tahya el Jazair » et des you you commencèrent à fuser de partout. En un laps de temps le petit attroupement fit boule de neige et des dizaines de personnes de tout âge allèrent le grossirent.*

*Dans notre ruelle un homme d'âge mur qui avait accroché un foulard au bout de sa canne invitait les gens à le suivre et à répéter : Tahya el Jazair. Il est suivi par un autre groupe plus compact de personnes tenant dans leurs mains des drapeaux et les agitant dans tous les sens en scandant des mots d'ordre du FLN.*

*Mon père était, déjà, fondu dans la première vague de manifestants qui se sont attroupés devant la mosquée de Lagraba. La foule était alimentée par l'arrivée massive des personnes de toutes les ruelles du quartier qui n'avaient jamais connu un tel rassemblement.*

*Tenant d'une main son voile blanc autour du visage et brandissant le drapeau d'une autre, ma mère avait rejoint un groupe de femmes à l'angle de la rue adjacente à notre ruelle. J'étais accroché à ses jupons comme si je ne voulais pas la laisser se perdre dans cette marée humaine en furie. Je fus saisi par une terreur atroce lorsqu'un hélicoptère de l'armée française dans lequel ont pris place des militaires et un photographe, faisait son apparition, en rase-mottes, entre la guérite militaire de surveillance et le minaret puis volant à très basse altitude tentait de disperser la foule. Le bruit assourdissant de l'engin volant m'avait bouché complètement les oreilles et je ne voyais plus que des drapeaux qui s'agitaient dans tous les sens.*

*Surpris par l'ampleur du mouvement des manifestants, les soldats français se sont cantonnés d'abord à l'entrée du pont pour empêcher la foule d'avancer vers le centre ville avant de déployer un char pour disperser les manifestants. La tension montait d'un cran quand l'engin commença à faire ses premières manœuvres avec le grincement de ses chenilles dans un nuage de fumée que laissait échapper son moteur ; puis, tout à coup, il fonça vers la foule tout en ajustant le canon de sa tourelle.*

*Cette tentative de dispersion ne semblait pas avoir intimidé outre mesure les manifestants. Bien plus, elle leur a donné plus de détermination et les a libérés de leurs premières craintes d'affronter les militaires.*

*Se dispersant par moment et se reformant par autre, la foule tenta à plusieurs reprises de franchir le pont mais elle fut, énergiquement, repoussée par le cordon de militaires qui n'hésitaient plus, maintenant, à utiliser leurs armes pour tirer des coups de sommation.*

*Soudain, une femme, identifiée plus tard comme étant, Belaouni Mebrouka, née Bekka bent el Hadbia, tenant un drapeau à la main qu'elle agitait très haut, se détacha de la foule et se dirigea, en courant, pour franchir le pont. Elle fut, froidement, accueillie, au milieu du gué, par une rafale qui mit fin à sa course sous les yeux terrifiés des manifestants. Elle s'écroula baignant dans une marre de sang.*

*Pris de panique la foule se dispersa dans tous les sens, sous le crépitement les mitraillettes. Des dizaines de parachutistes investissaient aussitôt la rue principale du quartier pour en prendre totalement le contrôle. Et aussitôt les hauts parleurs commencèrent à annoncer le couvre feu immédiat.*

*Quelques moments plus tard, la peur enveloppa la ville qui plongea dans un silence pesant interrompu, de temps à autre, par le sifflement d'une balle, du rugissement d'une jeep ou des vociférations de soldats audibles de loin.*

*Les premières perquisitions commencèrent maison par maison pour arrêter au hasard toute personne suspectée par l'armée d'être*

*le fomenteur de cette manifestation. Les camions stationnés au coin de rues étaient mobilisés pour embarquer des centaines de personnes vers des centres de tri et contrôle avant de les diriger vers les officines du 2eme bureau pour un traitement « spécial » où le langage qui prévalait le plus était surtout la baignoire, l'eau, la gégène, le chalumeau.*

*Des hommes qui criaient et se tordaient de douleur ce n'était pas uniquement dans les caves mais bien dans les salles des bains maures qui amplifiaient cette terreur inhumaine jusqu'aux oreilles qui se trouveraient aux coins reculés de la ville. Il fallait torturer les corps et terroriser les esprits.*

*Quelques semaines passèrent au cours desquelles plusieurs détenus furent déclarés décédés ou simplement disparus. Les conditions de détention arbitraires et les interrogatoires musclés expéditifs se terminaient souvent par une fin tragique. Les nombreuses fosses communes découvertes bien après l'indépendance témoignent de la légèreté et la superficialité avec laquelle les forces coloniales traitaient la personne humaine au mépris de la morale et du droit.*

## **Chapitre 16 :** **L'indépendance de l'Algérie.**



*Je me rappelle que mon père disait, souvent, en soupirant : « Ah si Dieu me prêtait vie jusqu'au jour où je verrai l'Algérie indépendante ». Le voilà, finalement, ce jour arrivé et l'indépendance reconnue le 3 juillet 1962, officiellement, proclamée le 5 juillet de la même année après la tenue du référendum d'autodétermination du 1<sup>er</sup> juillet prévu par les accords d'Évian du 18 mars 1962.*

*Ainsi, L'Algérie accède à l'indépendance après une guerre atroce qui a duré plus de sept ans contre la présence coloniale française et qui s'étala sur un siècle et trente-deux années.*

*Les images de ces jours de célébration de l'indépendance sont toujours vivantes dans ma mémoire. Toute la population, hommes, femmes, enfants, en liesse, a investi les rues et les places de Geryville pour fêter ce moment de gloire qui annonce une nouvelle ère pour les algériens après avoir enduré les affres de la présence coloniale.*

*Les couleurs nationales étaient étalées partout, du petit drapeau qu'agitaient les enfants eux-mêmes vêtus d'habits vert, blanc et rouge aux grands étendards déployés par des jeunes aux torsos bombés et nus. Les maisons, les boutiques, les poteaux de téléphone et d'électricité étaient tous décorés du drapeau national pour lequel furent sacrifiées les vies de nos martyrs.*

*Pendant plusieurs jours et nuits, la population a vécu au rythme des danses, des chants patriotiques et des cris de joie. Accompagnant ma mère, drapée dans son voile blanc, nous fîmes une grande virée en ville en effervescence. Les rues étaient noires de monde. La foule était en extase à la limite de la frénésie. Portant des drapeaux qu'ils agitaient dans tous les sens, les participants chantaient en cœur, avec la force de leurs voix. Leurs chants étaient entrecoupés par de longs et stridents You You des femmes.*

*Démobilisés, les combattants algériens sont descendus des maquis pour aller rejoindre leurs familles et déguster les premières heures de la fin définitive de la guerre. Les derniers prisonniers, pour leur part, retrouvèrent la liberté et les réseaux clandestins des résistants et « moussebeline » apparaissent au grand jour et se mirent à encadrer le déroulement des festivités.*

*Je me rappelle que mon père avait, pendant plusieurs jours, reçu à la maison plusieurs groupes de moudjahidine démobilisés. Je fus, quelque peu, terrifié de voir leurs armes mais je me libérais de cette crainte quand l'un d'eux me fit signe de sa main :*

*- « Viens mon fils, Viens. Comment t'appelles-tu? »*

*Je restais debout quand il me prit dans ses bras et me fit un bisou sur le front avant de me fixer dans les yeux et me dit :*

*- « J'ai un fils qui doit avoir ton âge mais que je n'ai pas vu depuis au moins deux années. »*

*Puis il me tendit son arme en m'encourageant de la porter. Après une légère hésitation, je pris mon courage des deux mains en soulevant l'arme que je trouvais lourde. A ce moment, une sensation de bonheur et de fierté me traversa et je ne savais pas pourquoi.*



*Naceur BOUCHERIT*

*Est natif de la ville d'El-Bayadh, en 1956. Il fit ses études primaires à L'Ecole Ibn Khaldoune et secondaires au collège Ibn-Badis avant de poursuivre ses études au Lycée Abdelmoumene de Saida où il obtint le Bac en 1975 année où il fut admis à l'Ecole Nationale d'Administration ( ENA) à Hydra (Alger). Issu de la 12<sup>ème</sup> promotion (1979) de cette prestigieuse école dans la filière « diplomatie », il rejoint, aussitôt, le Ministère des Affaires Etrangères à Alger. Durant sa longue sa carrière, il occupa de nombreuses hautes fonctions notamment de Chef de Cabinet et de Directeur central et il servit son pays en Guinée (Conakry), en Suisse (Berne) et Canada (Ottawa) en tant que diplomate et au Vietnam (Hanoi) et Ouzbékistan (Tachkent) en qualité d'Ambassadeur résident.*

*Le passage le plus expressif du livre :*

*« Le Géryville que beaucoup évoquent avec nostalgie n'a pas été seulement le petit village calme et propre où il faisait bon de vivre, surtout à la tombée de la nuit, et de danser sous les airs joyeux des accordéons et sous les effluves de l'anisette au grand bonheur des communautés européenne et juive mais il y avait aussi l'autre Geryville des indigènes musulmans laissés pour-compte qui, victimes de l'exclusion trimaient dans des emplois serviles pour survivre aux lendemains incertains. »*